

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

M. Ernest Seillière et le centenaire du romantisme
Philosophie pédagogique
La question romaine
Pétosiris, Grand-prêtre d'Hermopolis-la-Grande
En 1917...
Qu'est-ce que le capitalisme ?
La rue en colère
Une grande figure : Richard von Kralik

Paul Halflants
Jacques Maritain
Comte Louis de Lichtervelde
Baudouin van de Walle
Martial Lekeux
Fernand Deschamps
G.-K. Chesterton
D^r J. Eberlé

Les idées et les faits : Chronique des idées : Monsieur de Meaux : Mgr J. Schyrgens. — Rome.

La Semaine

♦ Le Conseil provincial du Brabant maintient son refus de tout subside à l'Université catholique de Louvain. La raison de cet acte de sectarisme est simple : la majorité anticléricale du conseil ne veut pas soutenir une école d'obscurantisme et un foyer de superstition. Mais la même majorité n'hésite pas à octroyer un demi-million de subsides annuels à l'Université maçonnique de Bruxelles. Le contribuable anticlérical ne peut être astreint à soutenir Louvain, mais le contribuable croyant doit être obligé d'alimenter Bruxelles.

Non pas que les maîtres des finances provinciales brabannes avouent leur odieux sectarisme! « Nous ne pouvons subsidier Louvain, a déclaré l'un d'eux, parce que l'Université de Bruxelles est ouverte à tout le monde, celle de Louvain ne l'est qu'aux catholiques. »

Voilà qui est doublement faux : Louvain compte des étudiants russes et des étudiants chinois, et la fréquentation de Bruxelles est, normalement, interdite aux catholiques.

M. Goblet d'Alviella a trouvé mieux : « L'Université de Bruxelles enseigne une philosophie quelle que soit l'opinion de l'étudiant. Celle de Louvain exige des étudiants la pratique du catholicisme. »

Sophisme et confusion.

Il est donc reconnu que Bruxelles enseigne une philosophie. Donc Bruxelles n'est pas neutre, mot qui désigne d'ailleurs une contradiction flagrante et qui exprime une impossibilité. Tout enseignement, par le fait qu'il enseigne quelque chose, ne peut être neutre entre les diverses doctrines puisqu'il enseigne lui-même une doctrine envers laquelle il n'est donc pas neutre!

Comme Bruxelles, Louvain enseigne également une philosophie, une doctrine.

Un peu plus de la moitié des électeurs et des élus provinciaux du Brabant sont contre la doctrine de Louvain; un peu moins de la moitié sont contre la doctrine de Bruxelles.

Conclusion, direz-vous, puisque la province de Brabant se m'le de soutenir l'enseignement supérieur libre, qu'elle affecte donc la somme qu'elle veut consacrer à cette fin aux deux universités libres établies chez elle, et cela au prorata des électeurs catholiques et anticatholiques.

Vous oubliez le sectarisme! La moitié plus un — cette règle suprême et absurde de la démocratie — entend ne privilégier que sa doctrine à elle. Et Bruxelles aura 500,000 francs, et Louvain rien du tout.

Nous vivons, paraît-il, sous le régime de la liberté d'enseignement. O piperie des mots! Vous êtes libres d'organiser un enseignement supérieur catholique, mais... les subsides n'iront qu'à la maison anticléricale d'en face et les catholiques qui se doivent d'aider Louvain paieront en plus l'impôt qui ira soutenir Bruxelles.

Mais, au fait, à quoi bon raisonner? Toutes les disputes humaines ne sont-elles pas dominées par le « pour ou contre Lui » qui est la grande loi de ce bas monde?

L'humanité ne vit et ne s'agit que pour parfaire le nombre des élus. Toute l'activité des hommes n'a qu'un seul sens : Acquiescer ou arracher les âmes au Christ.

Ces Messieurs du Conseil provincial du Brabant le rappellent à ceux que le matérialisme contemporain, la préoccupation de la vie chère, le primat des questions économiques aveuglent sur le véritable enjeu de toute lutte politique : les âmes! Car, comme le disait Léon Bloy : « Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais que des âmes! »

Le geste de ces Messieurs devrait faire réfléchir aussi les parents

chrétiens qui n'hésitent pas à envoyer leurs fils à Bruxelles. L'Université libre de Bruxelles — où les idées socialistes font les plus grands ravages — est, avant tout, une machine de guerre anticléricale. Elle vise la destruction du Dogme et de la Foi. Pour s'asseoir au pied de ses chaires, il faut des raisons autrement graves encore que pour fréquenter les Universités de l'Etat. Des prétextes de vie chère — pour ne parler que de ceux-là — décident trop de catholiques à passer outre aux défenses du Code de Droit canon. Si tous les étudiants catholiques de Bruxelles ne perdent pas la Foi, les ravages exercés par des maîtres anticléricaux et par des doctrines hétérodoxes n'en sont pas moins terribles. La majorité du Conseil provincial le sait bien, et 500,000 francs ont été votés pour que ces ravages soient plus étendus encore...

♦ Et voilà que l'Allemagne s'agit, non plus cette fois pour l'évacuation de la Rhénanie, mais pour l'exécution du plan Dawes. Ce n'est pas prophétiser que de prédire le cours que vont prendre les choses.

L'Allemagne va, de toute évidence, essayer de se soustraire aux stipulations du plan Dawes, qui vont sortir bientôt leur plein effet. Elle prétendra — évidemment! — que les charges imposées sont trop lourdes et elle demandera de pouvoir souffler un peu!

Encore une fois, puisque la paix est le bien suprême de la vie internationale — une paix dans la justice, s'entend — si on pouvait tabler sur une véritable volonté de paix allemande, on céderait pour l'avoir — enfin! — cette paix. Mais comment les avocats de l'Allemagne, ceux qui prétendent qu'on lui a fait une vie anormale, voire impossible, s'y prennent-ils pour se convaincre que de n'avoir pas enlevé au serpent ses crocs venimeux, et puis de lui céder toujours et en tout ne finisse pas par lui faire croire à la faiblesse de l'adversaire et à sa propre force?

De là à se décider pour une nouvelle morsure...

♦ La France a fait de façon bien différente deux centenaires d'ailleurs très différents.

Bossuet et Berthelot!

Un génie d'harmonie et d'équilibre, et un génie dont le moins qu'on puisse dire est qu'il ne sut pas trouver son équilibre. Avec Bossuet, c'est la synthèse, la plénitude, l'ordre. Avec Berthelot, c'est l'analyse, l'incomplet et, en fin de compte, le désordre essentiel.

Bossuet, c'est l'homme s'élevant aux cimes. Tout le génie scientifique de Berthelot, cette activité merveilleuse, ces recherches passionnées, ces découvertes admirables, n'ont pas élevé l'illustre chimiste — mais quel piètre philosophe et quel pauvre rêveur! — au-dessus de la matière.

Bossuet, c'est le coup d'aile de l'aigle; Berthelot, c'est le reptile cloué au sol.

En Bossuet, tout est raison et sagesse. La science de Berthelot ne l'a sauvé ni d'un romantisme échevelé ni des plus folles sottises.

Bossuet, c'est l'humilité foncière, l'homme à genoux devant son Dieu, ce postulat de toute grandeur vraie. Berthelot, c'est l'orgueil, la révolte de l'esprit, l'homme se croyant dieu et sombrant dans l'absurde.

Les services rendus par Berthelot à la science, et donc à l'humanité, sont immenses, mais quel lamentable spectacle que celui d'une intelligence géniale, faite pour exalter le Créateur et son œuvre, et se trouvant impuissante à remonter des merveilles du créé à l'Adorable Beauté de l'Acte pur...

M. Ernest Seillière

et le

centenaire du romantisme⁽¹⁾

Le baron Ernest Seillière s'est fait, depuis plus de trente ans, une spécialité de l'étude du romantisme, de ses origines, de ses manifestations et évolutions si diverses et de ses alentours. Il a publié, sur ce sujet, une quarantaine de volumes et des centaines d'articles de revues ou de journaux.

C'est l'homme le mieux renseigné sur l'aspect philosophique du romantisme. Ses longues études l'ont amené à opérer une synthèse des phénomènes si complexes de la fièvre sentimentale. A force d'analyser des cas particuliers, d'étudier les malades, il a découvert le microbe de l'épidémie, et il a suivi la filière des désordres multiformes qu'elle provoque selon la diversité des tempéraments et des milieux.

Pour donner un aperçu rapide de cet énorme travail, citons quelques titres de ses ouvrages :

Les origines romanesques de la morale et de la politique romantiques.
Jean-Jacques Rousseau.

M^{me} Guyon et Fénelon, précurseurs de Rousseau.

Introduction à la philosophie de l'impérialisme.

Les étapes du mysticisme passionnel.

Le mal romantique.

Georges Sand, mystique de la passion et de l'art.

Sainte-Beuve, agent, juge et complice de l'évolution romantique.

Le romantisme des réalistes.

Le romantisme des naturalistes.

L'avènement du mysticisme passionnel au théâtre.

Le cœur et la raison de M^{me} Swetchine.

Les mystiques du néoromantisme.

Le comte de Gobineau et l'aryanisme historique.

Arrêtons-nous. Nous ne sommes pas encore à mi-chemin; mais peut-être estimerez-vous que ces quinze volumes sont suffisants pour commencer. Il n'en faut d'ailleurs pas tant, pour une première initiation au système philosophique de M. Seillière; une petite brochure de cent vingt-cinq pages y suffirait: intitulée *le Romantisme*, publiée chez Stock, elle contient la quintessence de sa doctrine.

Naturellement, on peut écrire sur le romantisme sans avoir lu M. Seillière; journalistes et critiques ne s'en font pas faute, et beaucoup ignorent même le nom de l'auteur. Il est vrai qu'il leur arrive d'écrire des sottises, ce qui est toujours permis quand on ignore les choses dont on parle. Le malheur est que les ouvrages de M. Seillière n'ont rien de folichon; ils font constamment appel à la raison raisonnante. Pour le microbe romantique, cette atmosphère est mortelle; il préfère ne pas s'y exposer.

Ainsi s'explique que M. Seillière, bien qu'il soit, depuis 1914, membre de l'Institut de France, bien qu'une demi-douzaine

d'ouvrages aient été publiés sur lui et sur sa philosophie, ne se soit pas imposé au grand public, pour lequel d'ailleurs il n'écrit pas.

Le centenaire du romantisme, qui a fait couler tant d'encre, aurait dû mettre en vedette son nom et son œuvre. Sans doute, on l'a cité, et même pillé sans le citer, mais on n'a pas rendu suffisamment hommage à son talent, à ses découvertes, à son persévérant travail. Si quelqu'un est autorisé, par ses longues méditations, à dire son mot dans la discussion provoquée par ce centenaire, c'est bien lui. Il l'a fait dans son dernier ouvrage — ou son avant-dernier, avec M. Seillière on n'est jamais sûr — un grand in-octavo de trois cents pages, publié chez Champion sous le titre: *Pour le Centenaire du Romantisme. Un Examen de Conscience.*

C'est, en réalité, un « examen de conscience » qu'il a institué en confrontant ses idées, émises depuis trente ans, avec une série de livres contemporains ayant rapport, de près ou de loin, au romantisme.

Si l'on entamait par ce gros morceau l'étude des idées de M. Seillière, on serait rebuté par la terminologie que le philosophe s'est créée et qui, à première vue, paraîtrait, sinon pédante, du moins embarrassante. A y regarder de plus près, combien cette terminologie apporte à la synthèse seilliérienne de la clarté et de la méthode! Le tout est de s'entendre sur le sens des mots, chose, hélas, si rare dans les discussions qui, par suite, s'éternisent.

Pour comprendre le vocabulaire de M. Seillière, commençons ce dernier livre par la fin, c'est-à-dire par un appendice où M. L. Rudrauf, professeur à l'université de Dorpat, expose, en un lumineux raccourci, tout le système de l'auteur, c'est-à-dire, sa philosophie de l'impérialisme.

D'abord, M. Rudrauf, lui aussi, trouve « surprenant, et quelque peu attristant, en vérité, qu'un effort aussi soutenu, des travaux aussi éclatants n'aient pas encore attiré l'attention universelle... La faute en est peut-être, ajoute-t-il, à l'austérité de cette pensée virile qui flatte peu les dispositions affectives et féminines de l'âme moderne ».

Attristant, certes, dirons-nous; surprenant, moins. Il y a, chez M. Seillière, trop de raison, trop de mesure pour plaire aux amateurs d'excentricités et d'anormalités qui, aujourd'hui, font un succès aux imaginations des Gide, des Proust et des Mauriac. Il est précisément un réactionnaire contre ces ultimes et logiques conséquences du romantisme.

Le goût du public est trop pervers par le haschisch oriental et le vodka russe pour savourer encore le vin clair de la Touraine. Il faut, pour les palais blasés, toujours augmenter la dose d'alcool: c'est à qui, parmi les romanciers du dernier bateau, découvrira les cas les plus inouïs de dégénérescence et d'abrutissement.

Il est malvenu, dans ce monde-là, le philosophe qui prétend

(1) Discours d'ouverture des cours de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Institut Saint-Louis à Bruxelles.

rappeler aux principes de l'immortelle esthétique la foule qui se rue à l'aveugle où ses instincts la portent!

D'ailleurs, M. Rudrauf le constate : « Certes, s'il nous promettrait quelque ivresse nouvelle, nous serions vite une légion à nous presser sur ses pas. Mais il nous apporte une discipline, une méthode lente et réfléchie en vue d'une conquête assez lointaine ».

Il faut du temps pour qu'une doctrine philosophique, présentée en de compacts in-octavo, rédigée en un style sévère, sorte tous ses effets et dérive des sommets intellectuels jusque dans les plaines basses, où la masse flottante des esprits est toujours prête à s'abandonner aux courants de la mode.

La réaction anti-romantique, qui se manifeste, malgré les fanfares du centenaire, dans les hautes sphères intellectuelles, permet cependant les beaux espoirs. Les excès mêmes des derniers romantiques y aideront : l'écoeurement est à l'origine de toute réaction salutaire.

* * *

Qu'est-ce donc que cette philosophie du romantisme de M. Seillière? Ou, comme il se plaît à l'appeler lui-même, cette philosophie de l'impérialisme?

Il ne s'agit pas, dans la terminologie de notre auteur, de ce qu'on entend habituellement par impérialisme politique. C'est un impérialisme individuel ou social, une sorte de *Wille zur Macht*, comme l'a défini Frédéric Nietzsche. C'est, au fond, une forme d'orgueil, ce que les théologiens appellent la *libido dominandi*. Il consiste dans l'instinct, propre à tout être vivant, d'augmenter sa puissance, d'assurer sa chance de victoire dans la lutte vitale et sa chance de survie.

Cette tendance à la domination est innée dans l'homme. Elle se manifeste dès le berceau; rien de plus tyrannique que les volontés de l'enfant, si ce n'est, au dire des misogynies, les volontés de la femme. Si l'éducation ne les contrecarre pas, elles se développent et grandissent avec l'enfant; il devient alors le maître absolu du ménage, d'autant plus terrible qu'il n'a pas encore reçu les leçons de la vie. Par un juste retour, les années et l'expérience apportent fatalement ces leçons, qui suppléent, jusqu'à un certain point, aux défaillances pédagogiques.

Notons que cet appétit de pouvoir, ou impérialisme, est, comme toute passion, une force à tourner vers le bien. Elle se manifeste avec éclat chez les grands saints qui ont exercé une influence ou un apostolat. Excellent moyen de gagner des âmes à Dieu, elle s'allie chez eux à une profonde humilité. Saint Paul, saint Augustin, saint Jérôme et, plus près de nous, saint François d'Assise, saint Ignace de Loyola, saint Vincent de Paul sont de grands « ambitieux » qui, avec l'aide de la grâce, ont rêvé la conquête du monde. Mais leur *Wille zur Macht* était tout entière au service de Dieu.

D'autres mettent leur impérialisme au service d'objectifs purement humains, mais raisonnables, légitimes ou grandioses. C'est le père de famille qui veut acquérir richesse et influence pour bien marier ses enfants; c'est Victor Hugo qui écrit dans son cahier de quatorze ans : « Je veux être Chateaubriand ou rien »; c'est Léopold II qui rêve pour la Belgique une colonie quatre-vingts fois plus grande qu'elle; c'est Clemenceau qui dit : « On les aura ! »; c'est Mussolini qui... Mais c'est toute l'histoire, c'est tout le monde et un chacun de nous; c'est moi qui veux exercer une influence en vous imposant mes idées; c'est vous qui les rejetez et cherchez à répandre les vôtres, ou c'est vous — je préfère ceci — qui acceptez mes idées, les faites vôtres et les propagez. C'est M. Seillière, le philosophe de l'impérialisme et le premier des impérialistes, qui consume sa vie à étendre sur ses contemporains sa domination intellectuelle.

En dessous de cet impérialisme rationnel, il y a l'impérialisme irrationnel, le plus répandu, hélas! celui qui suit les instincts sans les canaliser, ou qui les met au service de l'égoïsme. C'est là, à proprement parler, la *libido dominandi*, dont le premier exemple a été donné par Lucifer en révolte contre Dieu, et le deuxième, par Eve, qui a cru le tentateur : « Vous serez comme des dieux », et qui, tout de suite, usant de son pouvoir de domination sur Adam, entraîna celui-ci dans sa chute.

Et, depuis lors, l'histoire en est remplie, de ces abus de l'impérialisme! Il affecte les collectivités comme les individus, car, pour mieux affermir sa domination, l'homme s'est uni aux hommes pour assurer, sinon sa puissance personnelle, du moins la prédominance des Montagu sur les Capulet, des Guelphes sur les Gibelins, de la plèbe sur l'aristocratie, des soviets sur les bourgeois, de l'Allemagne sur l'Europe, bientôt de l'Orient sur l'Occident. Au fond, l'impérialisme politique n'est qu'une multiplication de l'impérialisme individuel. Ou mieux, l'impérialisme de l'individu ne perd jamais ses droits : tandis que les collectivités — qu'il s'agisse de nations ou de sociétés de foot-ball — sont en lutte pour affirmer leur supériorité, à l'intérieur de chacune d'elles, une autre rivalité s'engage entre les membres pour la conquête de la présidence.

L'impérialisme est donc de tous les temps et de toutes les latitudes.

— Voilà qui est clair, direz-vous. Mais quel rapport avec le romantisme?

* * *

Nous y arrivons. Si je comprends bien l'idée de M. Seillière et si ce n'est pas trop la simplifier, ce que le romantisme a apporté de neuf au développement de l'éternel impérialisme, c'est qu'il a prétendu justifier ce pouvoir de domination en le divinisant, en faisant appel à « un Dieu-nature tel que l'a révélé aux hommes de notre temps son principal prophète, Jean-Jacques Rousseau ».

Ainsi, l'impérialisme, dans son sens le plus bas, celui du pur instinct égoïste, l'impérialisme irrationnel n'a plus été considéré, par les romantiques de la famille de Jean-Jacques, comme une tare, comme une faiblesse de l'humanité; il est devenu chose sainte, voulue par la nature, c'est-à-dire, par Dieu. Ainsi se développa ce que M. Seillière appelle une mystique, le mysticisme naturiste. Religion nouvelle, dont Rousseau est le Messie et dont le crédo se résume en un article : l'homme est naturellement bon. Tous ses instincts étant bons, l'impérialisme, instinct primordial, sera sacro-saint.

Cette erreur fondamentale de J.-J. Rousseau, ou plutôt cette hérésie — puisqu'elle est la négation d'un dogme chrétien : la croyance au péché originel — fut grosse de conséquences dans le domaine social, politique, moral et littéraire, et M. Seillière distingue, d'après cela, quatre grandes ramifications du mysticisme roussellien. (Notre auteur dit roussseauiste, mais l'adjectif roussellien, proposé par M. l'abbé Bremond, à la suite de M. Pierre de Nolhac, est plus élégant).

Passons rapidement sur le mysticisme social et politique. Le premier s'est surtout affirmé dans le *Contrat social*. Puisque l'homme est naturellement bon et que c'est la société qui le pervertit, Rousseau en conclut que le peuple, plus rapproché de l'humanité primitive et moins sujet à l'influence de la civilisation, sera meilleur que les classes cultivées. Il fournit ainsi une base mystique à un impérialisme démocratique. Aux lecteurs de Jean-Jacques, il sera aisé de persuader que le gouvernement de l'Etat doit appartenir aux « meilleurs », c'est-à-dire, à la masse, au suffrage universel, aux sans-culottes, aux soviets. Tout cela se trouve au moins en germe dans le *Contrat social*, et il n'est pas étonnant que ce livre soit devenu l'évangile politique des révolutionnaires de 1789.

Quant à l'impérialisme purement politique, c'est tout simplement l'extension à la nation ou à la race de l'aspiration à la puissance. Mysticisme collectif, par lequel une nation se croit chargée de la mission de conquérir le monde pour répandre par la force ses idées. C'est l'impérialisme de la Révolution française, qui veut imposer à l'Europe la Déclaration des droits de l'homme; c'est celui de l'U. R. S. S., qui prétend « bolchéviser » le monde; c'est le pangermanisme ou le panslavisme, sans compter ces impérialismes raciques ou nationaux, qui naissent presque fatalement du progrès d'une forme de culture ou de l'accroissement d'un pays.

Plus importants pour notre point de vue littéraire sont le mysticisme passionnel et le mysticisme esthétique.

* * *

Dans le domaine moral, les conséquences du crédo rouscellien furent particulièrement désastreuses. La bonté naturelle de l'homme entraînait comme corollaire la justification de l'instinct et de la passion. Quoi de plus naturel à l'homme que les tendances profondes de son être? A l'encontre du christianisme, qui prêche la lutte contre la nature désorganisée par le péché originel, Rousseau préconise le retour à la nature et à ses « divines » passions. Cela aussi est devenu un mysticisme, en ce sens qu'il a fait de l'instinct la voix de Dieu même parlant à notre cœur. Ainsi, il a réalisé un amalgame singulier du sentiment religieux et de la passion sensuelle. S'il a reculé devant toutes les conséquences logiques de ce principe, d'autres, M^{me} de Staël et surtout George Sand, les tireront complètes, et déclareront que les passions, considérées comme coupables par la société ou par ce qu'elles appellent les préjugés, sont justifiées par les puissances de la Nature, quel que soit le nom qu'on leur donne, sont belles et saintes parce que c'est Dieu qui les inspire.

L'éternel sophisme de l'humanité qui, pour ne pas avouer sa faiblesse, appelle bien ce qui est mal, et sacré ce qui est immoral, afin d'accorder ses aspirations religieuses avec ses abdications morales, se retrouvait sous une forme d'autant plus pernicieuse qu'elle semblait s'harmoniser avec la nature humaine. Une religion aussi facile que celle-là, dont le premier commandement était de céder aux tentations, où le désir même était la loi, comment n'eût-elle pas recruté de nombreux adeptes?

Presque tous les romantiques célèbres — M. Seillière n'a pas de peine à le montrer — subirent l'influence de cette doctrine rouscellienne. Même le christianisme sentimental de Chateaubriand en a été effleuré. Son *René*, tout comme le *Werther* de Goethe et comme tous les tristes héros de George Sand, sont des répliques du Saint-Preux de la *Nouvelle Héloïse*, et tous justifient leurs passions en les identifiant avec la volonté divine : « C'est toi, Être suprême, proclame René, c'est toi qui me créas tel que je suis, et toi seul peux me comprendre! » Et George Sand justifiait sa rupture avec Musset et son nouvel amour vénitien en disant qu'elle entendait la voix de Dieu : « Moi, je l'écoute (cette voix), et il me semble que je l'entends. Et pendant ce temps, ajouta-t-elle, les hommes crient : Horreur! Folie! Scandale! Mensonge! »

Avec George Sand, nous sommes à l'extrême du mysticisme passionnel. Bien qu'elle mêle constamment les idées religieuses à ses théories, cette avocate des droits de la passion est loin d'être une chrétienne. Sans vouloir, d'après sa morale, juger tout le romantisme, il faut bien reconnaître, à moins d'être naïf, que le christianisme des bons romantiques n'est pas si éloigné de la licence de George Sand.

On sait les sympathies de Chateaubriand pour l'auteur de *Lélia*, en qui il reconnaît un *René* féminin. Chateaubriand, le premier, a voulu, selon l'expression de M. Louis Reynaud, catho-

liciser le sensualisme (1). D'accord avec M. Seillière, ce M. Reynaud, qui s'est appliqué avec tant de conscience à l'étude des origines anglo-germaniques du romantisme, montre la vraie valeur du christianisme de Chateaubriand : « Ces passions, dit-il, odieuses au véritable christianisme, et qu'il a pour mission de comprimer, Chateaubriand veut qu'il nous les rende plus chères, plus délicieuses. La religion qu'il ramène a pour principal mérite à ses yeux de multiplier les « orages » autour de notre cœur et de prêter ainsi à de nouveaux développements poétiques. Est-ce bien là quelque chose que l'on puisse appeler « christianisme »? Quoi que l'on soit en droit d'invoquer pour défendre le point de vue de Chateaubriand, il n'en reste pas moins qu'il demande à la religion ce qu'il y a de plus contraire à son essence, à son esprit, et qu'il ne paraît même pas s'en douter » (2). M. Seillière avait fait une constatation identique : « Ramené vers le christianisme par une crise d'attendrissement funèbre, mais ne trouvant en lui ni le courage, ni même le désir de réformer son caractère et de répudier ses flatteuses langueurs, il (Chateaubriand) n'avait rien imaginé de mieux que d'en faire les composantes de sa religion esthétique » (3).

Nous ne nions pas pour cela l'heureuse influence temporaire exercée par Chateaubriand sur la restauration du catholicisme après la Révolution. Le *Génie du Christianisme* reste, malgré ses faiblesses dogmatiques, un beau et bon livre, surtout si l'on en sépare, comme l'auteur même a jugé opportun de le faire, les épisodes d'*Atala* et de *René*.

Mais le mysticisme passionnel de Chateaubriand, écho de celui de Jean-Jacques Rousseau, transmet à la série des générations romantiques son venin sensuel. Il serait aisé de suivre la filière des représentants d'une littérature sensuelle prétendument catholique, qui, jusqu'à nos jours, sont infectés du poison. Chateaubriand genuit Baudelaire, et Baudelaire genuit Montherlant et Mauriac. Je saute par-dessus les intermédiaires, qui furent nombreux et dont beaucoup n'arrivèrent qu'à une demi-célébrité. Plusieurs d'entre ces derniers ont été exhumés dans les publications, qui, à l'occasion du centenaire du romantisme, ont donné un regain de vie à des noms tombés dans un légitime oubli.

Ils sont donc bien ingénus et ils font preuve d'un jugement superficiel, ceux qui, s'appuyant sur un aspect que le romantisme présente à son début, définissent le mouvement par un renouveau de l'esprit chrétien. Il en est même qui, confondant la réaction avec l'action, attribuent au romantisme l'honneur d'avoir inspiré les encycliques pontificales contre le libéralisme et en faveur de la restauration de l'ordre chrétien!

Cette conception, explicable au début du dix-neuvième siècle, quand la voix publique saluait en Chateaubriand le grand poète chrétien, paraît bien enfantine, après les études approfondies qui se sont succédées depuis quelque vingt ans : devant le tribunal de l'histoire, elles ont révisé le procès du romantisme, elles ont fait l'autopsie de ses victimes et déterminé le poison dont il les a infectées, elles ont conclu à sa condamnation pour cause d'attentat à l'intelligence humaine.

C'est — pour ne citer que quelques-uns de ses juges — Pierre Lasserre, qui le stigmatise, en disant : « Le romantisme est la décomposition de l'art, parce qu'il est la décomposition de l'homme » (4). C'est Louis Reynaud déclarant que « l'essence du romantisme est l'affranchissement de l'imagination et de la sensibilité » (5). C'est Jacques Maritain qui, après avoir reconnu que, dans ce mouvement complexe, il y a eu de tout et même du très

(1) L. REYNAUD. *Le Romantisme. Ses origines anglo-germaniques*, p. 158.

(2) Id., *ibid.*, p. 156.

(3) *Pour le centenaire du Romantisme*, p. 144.

(4) *Le Romantisme français*.

(5) Op. cit., p. 1262.

bon, en définit ainsi les tendances foncières : « Il signifie une religieuse éviction de la raison et de ses œuvres, le débridement sacré de la sensibilité anarchique, le saint étalement du moi et l'adoration de la primitivité naturelle, le panthéisme comme théologie et l'excitation comme règle de vie » (1). C'est Henri Massis, qui, sous une autre forme, émet au fond le même jugement : « Les romantiques sont ceux qui n'appellent pas les choses par leur nom. On n'a rien dit contre eux, ou l'on dit quelque chose d'insuffisant, quand on leur a fait grief de leur individualisme. Le vrai dommage, c'est qu'ils aient nommé cet individualisme charité, qu'ils aient fait goûter l'amour humain comme divin, qu'ils aient mis l'homme à la place de Dieu... Voilà la grande perturbation romantique » (2).

Les voilà tous d'accord avec M. Seillière, reconnaissant tous avec lui dans le romantisme un ébranlement fondamental de l'harmonie des facultés humaines, un renversement de l'ordre des valeurs intellectuelles, une prédominance de l'imagination et de la sensibilité sur la raison.

* * *

Reste à considérer ce que M. Seillière appelle le mysticisme esthétique : « C'est la conviction que l'artiste en général, le poète en particulier et, au besoin, le simple homme de lettres sont les alliés de Dieu par privilège, ses délégués ici-bas pour y prêcher une morale ou même une politique d'enthousiasme et d'inspiration qui serait capable d'amener l'humanité au bonheur social par le culte de la Beauté » (3).

Cette disposition d'esprit, si fréquente chez les coryphées du romantisme, se rattache étroitement au mysticisme passionnel. Si les passions viennent de Dieu, à plus forte raison les inspirations du génie. De là, les allures de prophète inspiré prises par Victor Hugo, par Vigny, par Balzac; de là, l'orgueil, l'infatuation de ces poètes, prêtres de l'Art, chargés d'une mission divine et imposant leurs oracles comme la voix de Dieu.

Pour certains, Flaubert, Stendhal, Théophile Gautier, l'Art est une religion, un sacerdoce; il est au-dessus de la morale, il est Dieu.

La confiance en sa mission de poète s'exagère avec les années chez Victor Hugo. Ses dernières productions lyriques révèlent un mépris complet de la mesure et de la proportion. Il se soucie peu des raisonnements humains, celui qui se croit emporté par le souffle de l'enthousiasme divin; il n'a, comme le mystique en extase, qu'à s'abandonner à la grâce. Malheureusement, les ravissements profanes du poète le transportent souvent dans les régions de la sottise, et la grâce se confond parfois avec la poussée des instincts débridés.

Il y a certes du mystérieux dans l'inspiration poétique, et l'on comprend que les Anciens, qui voyaient partout l'intervention des dieux, aient inventé Apollon et les Muses, pour expliquer cet ébranlement étrange qu'ils ressentaient dans leurs transports lyriques. Il leur semblait qu'une puissance étrangère prenait possession de leur esprit, pour l'illuminer de clartés surnaturelles. L'étymologie même d'enthousiasme garde trace de cette conviction.

Ils donnaient d'ailleurs la même explication, très simpliste au point de vue psychologique, pour excuser leurs passions, quelque peu justifiables qu'elles fussent. Quand Racine fait dire à Phèdre :

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée,

il reproduit l'explication païenne des troubles sensuels. Si les

chrétiens remplacent Vénus par Satan, ils savent trop bien que l'intervention du démon n'entraîne pas fatalement le péché, que la liberté reste suffisante et, d'autre part, ils n'ignorent pas que, surtout dans les tentations de la chair, la concupiscence, suite du péché originel, suffit à expliquer la révolte mystérieuse des sens contre l'esprit.

La question est donc de savoir si, pour expliquer l'enthousiasme lyrique, il faut en appeler à quelque puissance étrangère qui s'emparerait de l'esprit du poète, en d'autres termes, s'il faut rapprocher l'inspiration des états mystiques proprement dits. Car le propre des états mystiques est de ne pas être le produit de l'activité personnelle : c'est l'action directe de Dieu qui les détermine, et le sujet les subit passivement.

Le mot « mystique » est un de ces termes, tout comme « romantique » ou « démocratique », souvent mal compris, parce qu'on en étend indûment le sens. Il est nécessaire de le définir chaque fois qu'on l'emploie. Tenons-nous-en à la définition d'un maître en théologie, d'une compétence indiscutable, le Père Poulain : « On appelle mystiques des actes ou états surnaturels que nos efforts, notre industrie ne peuvent pas réussir à produire, et cela même faiblement, même un instant » (1).

Je ne pense pas qu'il soit venu à l'idée de n'importe quel chrétien que l'inspiration lyrique corresponde *exactement* à un de ces états surnaturels. Pour le soutenir, il faudrait admettre que tous les poètes, depuis Homère jusqu'à Paul Valéry, soient inspirés par le Saint-Esprit.

Même M. l'abbé Bremond, qui rapproche tant qu'il peut la poésie de la prière, se défend de tomber dans une erreur pareille. Il est regrettable, toutefois, que, s'appuyant sur le caractère mystérieux de l'inspiration, il attribue nettement celle-ci à une « présence étrangère » qui « assiège, étroit, pénètre, enfin possède » l'inspiré (2). Singulière théorie, qui mérite de retenir notre attention, vu le succès que lui ont valu le talent et la finesse de dialectique de l'éminent académicien. En quoi nous ne nous écartons pas de notre sujet, car si, en réalité, l'auteur de *Prière et Poésie* préconise cette idée, on peut l'appeler le plus récent défenseur du mysticisme esthétique défini par M. Seillière.

Une question nous intéresse au plus haut point : quelle serait bien cette « présence étrangère » qui « possède » l'inspiré ?

Malheureusement, M. Bremond a une réponse qu'il répète à tout moment : « Mystère! Mystère! » Il n'est cependant pas très éloigné de croire que l'agent étranger de l'inspiration est Dieu (nous verrons tout de suite le texte). Mais alors, quelle différence entre le poète et le mystique? Tous deux se trouveraient sous l'influx direct d'une grâce extraordinaire. Il me paraît peu probable que M. Bremond admette cela pour ses poètes favoris Shelley et Valéry. Il s'en défend d'ailleurs, mais pour l'insinuer de nouveau après; il avance et recule, deux pas en avant, trois pas en arrière, et, si l'on a tant discuté sur ses deux volumes d'« éclaircissements », c'est qu'au lieu d'éclairer le mystère, il en a rajouté. Il a l'art de mettre dans une même page le pour et le contre, assez de *pour* pour entraîner le lecteur charmé par sa verve, assez de *contre* pour se dérober devant les conséquences de ses affirmations sous prétexte qu'on l'a mal compris.

Cependant, tout le fond de *Prière et Poésie* revient à la question déjà posée : l'inspiration est-elle le résultat d'une action divine en nous? est-elle de la mystique?

M. Bremond répond oui et non. Oui, elle est de la mystique. Non, car cette mystique est naturelle. Oui encore, car elle n'est pas si naturelle que cela et d'ailleurs, en toute rigueur, il n'y

(1) *Trois Réformateurs*, p. 163.

(2) *Jugements*, I, p. 277.

(3) *Le Romantisme*, p. 91.

(1) Aug. POULAIN, *Des grâces d'oraison. Traité de théologie mystique*, chap. I.

(2) Henri BREMOND, *Prière et Poésie*, p. 98.

a pas de mystique naturelle. Tout cela en trois pages, dont je cite l'essentiel :

« Nous avons l'impression très vive que cette expérience (de l'inspiration) ne dépend nullement de notre industrie; que ce jaillissement soudain de notre source profonde, que ce contact avec une présence réelle, que tout cela nous est donné, et par quelqu'un qui, en nous le donnant se donne lui-même ».

Voilà qui est clair : c'est une prise de possession de notre intelligence par un être extérieur à nous. Nous sommes en pleine mystique. Les poètes de tous les temps sont d'accord là-dessus, dit M. Bremond :

« On peut invoquer ici le témoignage, non pas de quelques illuminés, mais de Platon, de tous les poètes, de tous les héros et de l'humanité tout entière. Unaniment on regarde l'inspiration comme une visite, souvent même on nomme le visiteur. Mystère, mystère, l'inspiration que nous venons de voir si active, est aussi et même elle semble être plus encore « passive ». Voudrions-nous éviter la terminologie des mystiques, force nous serait bien d'y avoir recours. Ce qui fait l'essentiel des hauts états mystiques, dit un savant, c'est l'expérience d'« une intervention étrangère, excitatrice d'actes vitaux ».

Voilà bien les *oui* dont nous parlions. Mais les *non* vont venir, entrecoupés de *peut-être*.

« Resterait, continue M. Bremond, resterait un beau problème métaphysique que nous ne pouvons qu'effleurer. Bien que « naturelle » la mystique profane est-elle... »

Après l'affirmation si nette d'une influence étrangère, qui produit en nous ce que notre nature livrée à elle-même ne produirait pas, voici donc ces épithètes assez inattendues de « naturelle » et de « profane ». Mais il y a une note pour les contredire :

« A parler en toute rigueur, il n'y a pas de « mystique naturelle » dans l'ordre historique où nous sommes placés, l'ordre de la Rédemption ».

Ceci, c'est parler d'or. Mais, à la fin de la même note, la « mystique naturelle » ressuscite, comme si de rien n'était; la rigueur de la pensée se détend, pour nous dire que « les motions divines qui peuvent se produire dans la mystique naturelle diffèrent profondément de ces autres motions extraordinaires qui interviennent dans la haute vie mystique proprement dite ».

Débrouillons-nous, si nous pouvons. Reprenons la phrase interrompue : « Bien que « naturelle » la mystique profane est-elle aussi foncièrement profane que nous avons feint de le croire? »

Voilà les *oui* qui recommencent. Et il ajoute :

« Fausse-t-on sottement, sacrilègement le sens des mots quand on parle de la « religion » de la beauté et de la patrie, ou bien se laisse-t-on guider à son insu par une vérité profonde? »

Enfin, la conclusion du chapitre, où la balance penche décidément du côté du surnaturel :

« Ainsi, tous les mysticismes naturels, ébauche en cela des surnaturels; les soudaines transfigurations de notre « substance spirituelle »; les influences invisibles qui agissent « en un instant avec tant de force » sur nous; bref toutes ces expériences ineffables nous montreraient obscurément et nous offriraient l'Invisible même, l'Ineffable, l'Être des êtres, qui, à notre insu, malgré nous souvent, nous envelopperait et nous pénétrerait de sa présence (1) ».

Ici, je demanderai à M. Seillière, trop indulgent pour la thèse de son éminent collègue de l'Institut : En quoi cette théorie de M. Bremond diffère-t-elle du mysticisme esthétique des romantiques? Pour autant qu'elle soit saisissable, elle tient, comme les romantiques, le poète pour un être inspiré de Dieu. La théorie est la même des deux côtés, avec cette différence, à l'avantage de

M. Bremond, que son sens chrétien le retient de tomber dans les conséquences logiques de son système, qu'il ne prend pas les allures de prophète et qu'il n'impose pas — heureusement — ses conceptions comme des dogmes (1).

* * *

Mais, si nous rejetons l'intervention d'une puissance étrangère, comment expliquer le phénomène de l'inspiration poétique?

Certes, je le répète, il y a là du mystérieux. Mais ce mystère n'est pas propre à la poésie; il est dans la nature humaine elle-même. Nous n'arriverons jamais ici-bas à nous comprendre : l'homme, à la fois âme et corps, ange et bête, est un être complexe. A la rigueur, notre activité intellectuelle, du moins en apparence, serait explicable, et de même, les opérations de nos sens ne nous paraissent pas aussi mystérieuses qu'elles le sont en réalité, si l'on veut en approfondir le mécanisme. Mais combien le mystère s'épaissit, lorsque la psychologie s'efforce d'expliquer l'activité à la fois intellectuelle et sensible de notre âme. L'union si intime de l'âme et du corps, les influences et les réactions de l'un sur l'autre, le rôle joué dans ces réactions par ce que nous appelons, à défaut de mieux, les facultés intermédiaires de l'âme, qui est cependant simple, c'est-à-dire, l'imagination et la sensibilité, voilà bien le mystère que nous portons en nous et qu'aucun psychologue n'expliquera jamais parfaitement.

Or, toute œuvre d'art, quelle qu'elle soit, a comme caractère essentiel de s'adresser non pas à l'intelligence pure, comme un traité de mathématiques, non pas à la sensation pure, comme le fumet d'un bon vin, mais à l'ensemble des facultés humaines. Pour faire entrer en jeu à la fois l'intelligence, l'imagination et la sensibilité, le poète, comme le peintre et le musicien, doit lui-même mettre en activité toutes ses puissances à lui. Il sera ce qu'on appelle inspiré, lorsque l'ébranlement de son imagination et de sa sensibilité sera assez profond pour provoquer dans son intelligence des réactions extraordinaires, qui lui paraîtront à lui si surprenantes et si inattendues, qu'il sera tenté de les attribuer à un être supérieur. C'est l'imagination et c'est la sensibilité qui font les poètes. Si quelqu'un n'est pas doué de ces facultés, c'est en vain qu'au Parnasse il essaiera de monter; quelque intelligent, quelque raisonnable qu'il soit, jamais il n'atteindra au sommet.

Inutile de faire appel à la mystique qui, au fond, n'explique rien, puisque, dans la mystique, l'activité humaine n'est plus seule, mais est tout entière gouvernée par une intervention directe de Dieu, tandis que l'artiste est livré à ses propres forces naturelles : son génie, ses intuitions, qui sont assurément des dons de Dieu, mais des dons naturels, ne sont que l'activité, parfois inconsciente, d'heureuses facultés d'imagination et de sensibilité, au moment où elles sont, si je puis dire, sous forte pression. On aura beau chercher, on ne trouvera pas autre chose pour distinguer la poésie de la prose, pour définir la poésie pure, que l'apport de l'image et du sentiment. Du moment qu'un texte ébranle l'imagination et que, tout en satisfaisant l'intelligence, il fournit la matière sensible sans laquelle il n'y a pas de beauté pour l'esprit humain, il entre dans le domaine de l'art.

Dire que l'homme est faible de corps et puissant par la pensée, est exprimer une vérité qui satisfait l'intelligence; mais quand Pascal écrit : l'homme n'est qu'un roseau, mais un roseau pensant, il satisfait l'intelligence et l'imagination, il est poète.

(1) Il y a cette différence encore qu'on n'est jamais sûr d'avoir compris la pensée de M. Bremond. Aux textes que je viens de citer font opposition les passages de *Prière et Poésie* où l'auteur affirme qu'il y a « une différence capitale entre expérience poétique et expérience mystique », c'est que « Dieu ne se donne pas immédiatement au poète ».

(1) *Prière et Poésie*, pp. 108-111.

On n'a pas besoin, pour définir la poésie, d'inventer une nouvelle faculté intellectuelle qu'on appellerait *Anima* pour l'opposer à l'intelligence raisonnée, à *Animus*. Le jeu des vieilles facultés, celles d'Aristote et de saint Thomas, suffit à expliquer, pour autant qu'il soit explicable, le phénomène de l'inspiration poétique.

Une erreur fondamentale de M. Bremond est de mettre le sens esthétique au-dessus de l'intelligence, *Anima* au-dessus de *Animus*. Sans doute, la connaissance de la vérité, mêlée de sensible par le prestige de l'Art, et, pour parler comme Maritain, plus *connaissable* à l'homme, parce qu'elle s'adresse à toutes ses facultés. Mais la connaissance purement intellectuelle, dégagée de tout le sensible qui informe la première, est, de sa nature, plus noble; et c'est à elle qu'appartient le contrôle des facultés inférieures. Humainement, le sens esthétique nous donne une connaissance plus complète, mais en elle-même, la connaissance des purs esprits est plus parfaite.

Exalter l'inspiration lyrique aux dépens de la raison, comme le fait M. Bremond, c'est s'acheminer vers le désordre qui constitue le fond du romantisme.

Ce restera la gloire de M. Seillière d'avoir dénoncé ce désordre, qui se prolonge jusque dans les déviations les plus récentes de notre littérature.

Il a montré que la nature de l'homme est toujours la même. L'erreur de J.-J. Rousseau fut de la mal interpréter, et cette première erreur en a engendré une quantité d'autres. M. Seillière en a admirablement suivi toutes les ramifications, il en a dépisté tous les avatars. Il a écrit, dans la série de ses ouvrages, l'histoire des variations du romantisme.

Concluons avec lui qu'il nous faut revenir à l'unité dans la vérité, c'est-à-dire, dans une conception saine, réaliste, de la nature humaine.

PAUL HALFLANTS,
Professeur
à la Faculté de Philosophie et Lettres
de l'Institut Saint-Louis.

Philosophie pédagogique⁽¹⁾

Cette préface n'est pas destinée à présenter au public M. le Dr F. De Hovre. Bien connu par ses travaux (2), et par sa remarquable activité pédagogique, celui-ci n'a nul besoin de présentation. Elève du cardinal Mercier, qui lui conseilla lui-même de s'appliquer à l'étude de la pédagogie, et sous les auspices duquel il soutint une brillante thèse de doctorat sur Herbart et Willmann, professeur de pédagogie à Gand, Bruxelles et Anvers, on sait que le Dr De Hovre dirige depuis 1919, en collaboration avec un autre élève du cardinal Mercier, le Dr Decoene, l'importante *Revue flamande de Pédagogie*. Le présent ouvrage, publié d'abord en néerlandais, et dont je suis heureux de saluer l'édition française, sera à ma connaissance le premier grand traité d'ensemble consacré dans notre langue à la pédagogie dans son rapport avec la philosophie.

(1) Préface à l'« Essai d'une philosophie pédagogique » de l'abbé Fr. DE HOVRE (traduit du flamand par G. Siméons), que publie la librairie Dewit.

(2) Le Dr De Hovre a publié :

1. La Didactique de Willmann (*Revue Neo-Scholastique*, Louvain, 1909).

2. La Philosophie sociale de Benjamin Kidd (*id.*, 1910).

3. L'Éthique et la pédagogie morale de Foerster (*id.*, 1912).

4. La Pédagogie sociale en Allemagne (*Annales de l'Institut supérieur de Philosophie*, Louvain, 1913).

5. Pestalozzi et Herbart (*id.*, 1919).

6. Traduction flamande de plusieurs ouvrages de Foerster.

Le Dr De Hovre y a rassemblé son vaste savoir encyclopédique en un monument élevé à l'honneur de la pédagogie catholique, dont il montre la valeur universellement et supérieurement humaine en face des divers systèmes partiels et unilatéraux élaborés par la pensée moderne. Son esprit de large et bienveillante compréhension est propre à attirer sur lui l'attention du monde pédagogique tout entier, et de tous ceux, croyants et incroyants, qui réfléchissent sur des problèmes que les conditions de la vie moderne rendent chaque jour plus urgents. D'autre part il vient à son heure. Au moment où les théories pédagogiques « naturalistes » et « socialistes » commencent à donner lieu çà et là aux expériences pratiques les plus radicales, et où nous voyons se développer en plusieurs pays cet effort puissant pour former, à l'aide d'un modelage approprié de la jeunesse, un homme nouveau de type entièrement « athéistique », il convient que les catholiques comprennent l'importance des problèmes posés par la pédagogie moderne, et s'appliquent à tenir les disciplines traditionnelles au niveau de tous les progrès réels que celle-ci a pu enregistrer.

Les idées directrices de ce traité sont exposées très clairement dans l'Introduction. Le Dr De Hovre est persuadé à bon droit que toute théorie pédagogique est fondée sur une conception de la vie, et ressortit par suite nécessairement à la philosophie. Sans remonter jusqu'aux grands maîtres de l'antiquité, nous constatons que de nos jours la philosophie naturaliste a donné naissance à une pédagogie naturaliste (Spencer), le sociologisme à une pédagogie sociologiste (Durkheim, Dewey, Natorp, Kerschensteiner), le nationalisme et l'étatisme à une pédagogie nationaliste et étatiste (Fichte) et le système scolaire prussien. La pédagogie « suit les flux et reflux des courants philosophiques » : c'est qu'elle n'est pas une science autonome, mais dépendante de la philosophie : vérité élémentaire qui commence à être reconnue de bien des côtés, en Allemagne notamment.

On s'aperçoit du même coup que certaines conceptions auxquelles le XIX^e siècle s'était fié n'étaient en réalité que de très pauvres préjugés, dénués de toute valeur objective. Préjugé de croire à une *psychologie scientifique* au sens positiviste de ce mot, c'est-à-dire au sens où les sciences de la nature constitueraient l'unique science, à l'exclusion de toute métaphysique; dès qu'une science a l'homme pour objet, elle entre dans la catégorie des *sciences de valeurs* (Wertwissenschaften) : éliminer la personnalité avec son système de valeurs, c'est nier la nature même de ces départements du savoir et de la vie. Préjugé de prétendre fonder la pédagogie exclusivement sur la *psychologie*. Certes la psychologie est une de ses assises fondamentales : toutefois la connaissance du sujet n'est qu'un présupposé de la science de l'éducation : il est clair que l'éducateur doit s'adapter à l'enfant, mais l'éducation proprement dite ne commence que lorsque l'enfant s'adapte à l'éducateur, à la culture, aux vérités, aux systèmes de valeurs qu'il a mission de lui transmettre. Si le psychologisme, abandonné partout, règne encore en pédagogie, c'est au plus grand détriment des saines notions d'éducation. Préjugé de prétendre fonder la pédagogie sur la seule *pratique empirique*. L'expérience pratique est indispensable, mais elle ne se comprend elle-même qu'en raison des principes qui la dirigent. Préjugé de vouloir réduire la pédagogie à la seule *methodologie pédagogique*, c'est-à-dire à ce qui n'est que le matériel de la pédagogie. Méthodes, programmes, organisation, technique éducative, tout cela est sans doute important, mais reste secondaire. Ce qui vient en premier, c'est la vérité dont témoigne l'éducateur, le type idéal de vie qui commande son intelligence et sa personnalité. Le Dr De Hovre reprend à ce sujet le mot de Foerster : « L'étude de l'idéal de l'éducation est la discipline fondamentale de la pédagogie ». Et il reproche aux modernes d'avoir fait un simple problème de méthode de ce qui est essentiellement un problème de *valeur* et un problème de *fin*.

7. German and English Education, A Comparative Study (London, Constable 1917).

8. Article mensuel dans la « Revue flamande de pédagogie ».

9. Édité avec le Dr Decoene de la Collection flamande de « Etudes pédagogiques » dans laquelle 30 volumes ont déjà paru.

10. De Hovre et Siméons : traduction flamande de la « Didactique » de Willmann.

11. De Hovre et Siméons : traduction française de la « Psychologie pédagogique » de Habrich.

Sous presse :

1. « Le Catholicisme, sa Théorie pédagogique et ses Grands pédagogues contemporains » (Bibliothèques pédagogiques) de Malmberg à Bois-le-Duc, (Hollande).

2. « Philosophie pédagogique », traduction allemande du Dr Kleyheeg.

Qu'est-ce à dire, sinon que par nature la pédagogie est fonction de la philosophie, de la métaphysique? » Il n'y a pas de pédagogie neutre : ou bien elle n'est pas neutre; ou bien elle n'est pas pédagogie. » Tout pédagogue adore un dieu : Spencer la nature, Comte l'humanité, Rousseau la liberté, Freud le sexuel, Durkheim et Dewey la société, Wundt la culture, Emerson l'individu... Ou bien tout se réduit à s'adapter à l'enfant et à laisser faire en tout la nature, c'est-à-dire au néant de pédagogie. A la vérité, si le monde moderne est si obsédé de pédagogie, ce n'est pas qu'il ait fait dans ce domaine des découvertes extraordinaires, c'est que, comme le dit Chesterton, (souvent et heureusement cité par le Dr De Hovre), l'homme moderne a perdu son adresse : il ne sait pas où il habite ni où il va; c'est sans doute pour cela qu'il s'occupe tant des autres.

En fait « les grandes batailles pédagogiques se livrent aujourd'hui hors des frontières proprement pédagogiques : sur le terrain philosophique ». En droit, la notion de *philosophie pédagogique* doit se substituer à celle de *psychologie pédagogique* ou de *pédagogie indépendante*. Et parce que dans l'ordre pratique ce sont les fins qui jouent le rôle de principes, c'est seulement en se rattachant et se subordonnant ainsi à la philosophie que la pédagogie pourra acquérir ce caractère de science authentique dont le positivisme lui offrait une dérisoire contrefaçon.

* * *

C'est à cette restauration de la philosophie pédagogique que s'est consacré M. le Dr De Hovre. Le présent ouvrage est un *essai de philosophie pédagogique*. Le premier volume contient l'exposé et la critique du Naturalisme, du Sociologisme et du Nationalisme, et des théories pédagogiques qui en sont sorties. L'auteur y oppose en outre au sociologisme radical de Durkheim, Natorp ou Dewey, les systèmes de « pédagogie sociale modérée » de Willmann, de Pestalozzi, de Paulsen; à la pédagogie nationaliste allemande il oppose de même les idées de Foerster. Un second volume étudiera l'Individualisme, l'Intellectualisme, le Voluntarisme, le Monisme. Le troisième volume, qui vient de paraître en néerlandais, portera sur le Catholicisme, sa doctrine pédagogique et les principaux représentants modernes de celle-ci (Spalding en Amérique, Newman en Angleterre, Dupanloup en France, Willmann en Allemagne, Mercier en Belgique).

On voit comment l'effort du Dr De Hovre prend place dans le grand mouvement de restauration moderne de la *philosophia perennis*, et dans ce vaste travail qui a partout pour objet de retrouver la vraie hiérarchie des choses divines et humaines, et de rendre aux valeurs spirituelles et métaphysiques la priorité à laquelle elles ont droit. Et même, à proprement parler, ce n'est pas seulement de valeurs métaphysiques qu'il s'agit ici. Si la conception de l'homme, de la vie et de la culture humaines et de leurs fins est le centre même de toute pédagogie, il faut dire, — car l'homme n'est pas seulement un être de nature, il est appelé à une fin surnaturelle et se trouve de fait dans l'état de nature déchue ou de nature réparée. — il faut dire hardiment qu'il n'est de science pédagogique vraiment complète (comme de science politique vraiment complète) que rattachée et subordonnée à la théologie : l'existence ou la non-existence du péché originel et des *vulnera naturae* n'est pas une question de peu d'importance pour la pédagogie. Comme science pratique intégrale de la formation de l'être humain, elle est une discipline théologique. Aussi bien, en fait, si la famille doit continuer par l'éducation (*quasi in utero spirituali*, dit saint Thomas) l'œuvre de la génération, — et si la société civile, par là même qu'elle a pour fin une vie du corps social qui soit « selon la vertu », a également le droit et le devoir de régler au point de vue et dans les limites de ce bien commun, et conformément aux lois naturelles et divines, les choses de l'éducation, — est-ce à l'Eglise du Christ, à raison de sa maternité spirituelle et surnaturelle, que convient par excellence l'office de *pédagogie* à l'égard des enfants des hommes.

L'ouvrage de M. le Dr De Hovre nous fait voir combien d'utiles observations, — annexées trop souvent à des erreurs et à des vues étrangement partielles et partiales, — les théoriciens modernes ont su accumuler, et comment, sous les contraintes de l'expérience, les meilleurs d'entre eux ont été conduits à retrouver quelques-unes des grandes vérités que la pédagogie catholique est accoutumée d'appliquer. Quelle doctrine pourra donner à tous ces riches matériaux la forme intellectuelle dont ils ont besoin, sinon la doctrine synthétique par excellence, accueillante à toute réalité, fidèle aux

principes de la raison comme à l'expérience des faits, dont saint Thomas d'Aquin est le grand artisan? Le thomisme est un véritable trésor de *valeurs culturelles* qu'il appartient, semble-t-il, à notre époque de dégager.

Le couronnement que réclame l'édifice élevé par M. le Dr De Hovre, et que nous espérons d'un prochain volume, c'est une doctrine pédagogique systématiquement rattachée aux principes de saint Thomas et à tout l'organisme de sa sagesse. Une telle doctrine peut seule donner une parfaite consistance scientifique à la pensée et à la pratique séculaires du catholicisme en matière d'éducation, et mettre complètement au point beaucoup de formules provisoires et beaucoup de questions très délicates, dont la solution théorique risque autrement de rester plutôt pressentie que définie. Il en est ainsi, par exemple, de la question des relations entre l'individu et la société, dont le conflit, pour réel qu'il soit de fait, ne saurait être *essentiel*, s'il est vrai que l'homme est, *en tant même que raisonnable* — un animal social, et que la société comme telle a des fins véritablement humaines et morales. Saint Thomas, nous avons essayé de le montrer ailleurs, est le seul penseur qui ait de la nature humaine, — c'est-à-dire du problème central de la pédagogie, — une idée parfaitement juste; le seul aussi dont la doctrine assure avec une stricte exactitude la distinction et l'accord de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel, fonde en raison la hiérarchie spirituelle selon laquelle l'être humain s'édifie vers Dieu et par Dieu, concilie le primat de l'intelligence dans l'ordre des essences et de la formation spéculative, et le primat de la volonté, — et de la charité, — dans l'ordre pratique des actes humains, de la formation du caractère et de la conduite de la vie : toutes choses dont la reconnaissance importe essentiellement à une saine pédagogie.

Il apprend enfin aux éducateurs à ne pas *trop* attendre de l'éducation. « Il faut défendre le cathéchisme contre la pédagogie », disait un jour devant nous l'un des théoriciens notoires dont les doctrines sont étudiées dans ce volume. Saint Thomas enseigne que le maître *cause* réellement la science dans l'âme du disciple (et cela est vrai également des habitudes morales et de la vertu), mais c'est, dit-il, à titre de cause ministérielle, non d'agent principal, qu'il agit ainsi. Son office n'est pas d'imposer despotiquement une forme à une matière inanimée, mais d'être au service de la nature vivante et spirituelle qu'il contribue efficacement à former, et qui dans cette œuvre de formation reste l'agent principal, car toute vie est opération immanente; et son office est aussi d'être au service de Dieu, vérité première et cause première, qui pénètre en des profondeurs où l'action de nul maître humain ne peut entrer, et qui poursuit avec force et douceur, au dehors et au dedans, l'éducation de ses créatures raisonnables. « La sagesse de la Providence, écrit saint Augustin, avertit au dehors et instruit au dedans. »

Jacques MARITAIN.

CHRONIQUE POLITIQUE (1)

La question romaine

Voilà la question romaine revenue à l'ordre du jour, comme en 1921, grâce à l'échange de vues retentissant intervenu entre le *Popolo d'Italia* et l'*Osservatore romano* (2). On en parle maintenant non plus comme d'une discussion académique pour le temps des vacances mais comme d'un problème de haute actualité que le fascisme entend résoudre. Si la solution semble encore éloignée l'atmosphère, en Italie et dans le monde, a entièrement changé. C'est ce qu'il importe de noter.

Pendant la guerre, en vue de dissiper un dangereux tissu d'intrigues et de calomnies, le cardinal Gasparri a déclaré que le Pape

(Chronique de quinzaine).

(1) On trouvera plus loin la traduction des articles de l'*Osservatore*. (N. d. l. r.)

n'attend la solution de la question romaine d'aucune intervention étrangère mais de l'esprit d'équité et du sentiment de justice du peuple italien ». Cette affirmation vient d'être répétée de source autorisée. Elle a rassuré le patriotisme ombrageux des habitants de la péninsule et montré clairement que discuter la question romaine ce n'est pas discuter l'unité de l'Italie.

D'autre part, dans le reste du monde, on a compris le sens réel des revendications du Saint-Siège. Les tendances nouvelles de l'Italie régénérée, son nationalisme exhubérant, ont fait réfléchir, et l'on sent mieux que dans le passé la nécessité pour le Pape de posséder cette indépendance réelle, parfaite et manifeste qu'il n'a pas cessé de réclamer depuis les événements de 1870. Le Pape doit être libre vis-à-vis de la grande nation qui lui fournit la majeure partie du personnel de son gouvernement; il ne peut subir ni avoir l'air de subir aucune entrave morale ou matérielle dans l'exercice de son magistère universel. Plus l'Italie est forte, plus est puissant l'éclat de son rayonnement, plus le Chef de l'Eglise catholique doit être à l'abri de toute ingérence de sa part. Les Souverains Pontifes n'ont pas cessé de le répéter avec dans l'accent les nuances que comporte la différence des temps. Pie XI comme Benoît XV a déploré, dès son avènement, la situation « anormale » qui lui est faite dans le Droit italien qui ne lui reconnaît même pas la propriété des palais apostoliques et le fascisme s'est bien gardé de déclarer intangible la fameuse loi des garanties qui était jadis le fétiche des libéraux. Sous le couvert d'un *modus vivendi* qui est une merveille d'équilibre réalisée par des hommes chez qui l'esprit de finesse est poussé au suprême degré, le Saint-Siège et l'Italie ont pu résoudre les principales difficultés pratiques de la situation. Mais le caractère précaire de ces relations saute aux yeux.

Pendant de longues années la question romaine a fait l'objet au Parlement belge de discussions animées. Après la chute du pouvoir temporel, le baron d'Anethan et le comte d'Aspremont Lynden, ministres des Affaires étrangères de deux cabinets successifs, affirmèrent en réponse à des interpellations de droite et de gauche que la liberté du Siège apostolique était un objet d'intérêt européen. Certains catholiques réclamaient du gouvernement belge des manifestations qui eussent été inutilement irritantes pour le royaume d'Italie. Les ministres de la droite s'y refusèrent toujours, attentifs aux devoirs de leur charge et désireux de ne jamais mêler l'expression de leurs sentiments personnels à l'énoncé de la politique de la Belgique neutre. Mais ils insistèrent sur le principe que l'envahisseur ne nait d'ailleurs pas. A gauche, au contraire, on applaudissait à la prise de Rome, n'y voyant, bien à tort, qu'une victoire anticléricale et l'on niait obstinément qu'il y eut un intérêt international quelconque à la reconnaissance de la souveraineté pontificale. MM. Bara, Guillery et Frère Orban ont, de 1870 à 1879, brodé sur ce thème des considérations qui n'ajoutent rien à leur renommée. S'ils avaient vu comme c'est le cas aujourd'hui, un Mussolini au pouvoir à Rome, on peut supposer qu'ils eussent compris la sagesse des déclarations gouvernementales.

Le temps a dissipé les obscurités accumulées par l'ignorance, les préjugés, la méchanceté des hommes. Le nationalisme lui-même s'est dégagé des apparences antireligieuses dont une fatalité historique l'avait revêtu et il s'enorgueillit maintenant des liens qui sont noués entre Rome et l'Eglise du Christ. Le Saint-Siège, de son côté, a montré, par sa modération et par sa patience que sa résistance à l'italianisation serait inébranlable parce que commandée par son catholicisme même, mais il a de plus en plus clairement laissé voir qu'à ses yeux le pouvoir temporel n'était pas un but mais un moyen. La papauté revendique une souveraineté territoriale, un statut dans le droit des gens et au cours de la discussion récente les interprètes de sa pensée n'ont formulé

aucune demande inconciliable avec l'existence d'une Italie, une, grande et respectée.

La question romaine, telle qu'elle demeure posée, n'est pas une question politique. Le désintéressement du Saint-Siège, l'amour des Papes pour l'Italie, leur patrie, l'ont soustraite aux calculs de la diplomatie. Pie XI ne songe pas à user de sa créance contre les héritiers de Cavour comme semblaient le craindre ceux qui, au moment de l'entrée en guerre de l'Italie, ont fait insérer dans le traité d'alliance l'exclusion du Saint-Père des négociations de paix. Le problème, mieux dégagé que précédemment de ses contingences, a été élevé sur un plan supérieur. Ce qui est véritablement en cause, ce sont les conditions matérielles nécessaires et suffisantes pour le bon fonctionnement du gouvernement de l'Eglise et pour l'exercice de son magistère suprême. L'Italie qui d'un consentement unanime a le privilège de donner à l'Eglise le Pape, la majorité du Sacré Collège et du personnel dirigeant de l'organisation ecclésiastique internationale, peut sans déroger supporter, en contre partie de ce privilège d'honneur qui n'est pas exempt de sérieux avantages pratiques, certaines servitudes juridiques de nature à calmer les susceptibilités des autres peuples. Un pouvoir spirituel supra-national par définition, a besoin d'un milieu pleinement favorable. A l'heure propice le Saint-Siège formulera les conditions qu'il met à l'acceptation des faits accomplis et à la reconnaissance d'un nouvel état de choses; l'Italie qui est maintenant sûre d'elle-même les examinera dans un esprit dégagé des préjugés d'un autre temps.

Il n'est peut-être pas inutile de noter que la fixation à Genève de la Ligue des Nations impose à la Confédération suisse et au Canton intéressé des obligations internationales particulières qui pour ne pas être codifiées n'en sont pas moins réelles. Il en est résulté une extension considérable en Suisse des immunités diplomatiques. Le rapprochement que l'on peut établir entre les besoins de l'institution politique et les besoins de l'institution religieuse aux sièges respectifs de leur établissement facilite dans le monde étranger à notre foi la compréhension des revendications pontificales. L'Italie, en tous cas, ne serait plus seule à supporter certaines charges, à consentir certains sacrifices dans l'intérêt de tous. L'argument peut avoir raison de quelques objections inspirées par l'amour propre.

Comte LOUIS DE LICHTERVELDE.

Petosiris, Grand-Prêtre d'Hermopolis-la-Grande

Pendant ces dernières années un genre nouveau s'est acquis une vogue extraordinaire. Petit à petit le monde des lecteurs s'est lassé de lire des romans de vie contemporaine, qui lui présente des personnages imaginaires, et les romans historiques ont fait leur temps, pour avoir trop souvent dénaturé les grandes figures du passé. Entre le roman et l'histoire s'est introduit de nos jours ce qu'on appelle la « vie romancée ». Ce genre participe de l'histoire puisqu'il évoque l'état d'esprit et la civilisation d'une société à une époque donnée, mais il a gardé du roman ce goût pour l'étude des caractères mis en contact avec les événements.

On sera certainement surpris de trouver ce genre transporté dans le domaine de l'Egypte ancienne, et nul ne s'attendrait à voir paraître la vie romancée de personnages aussi hiératiques que Ramsès II ou Toutankhamon.

Et cependant il nous est donné de pénétrer dans l'intimité d'un grand dignitaire égyptien qui vécut à une époque tardive il est vrai, mais qui n'en manque pas moins d'intérêt : il s'agit du livre remarquable que le R. P. Suys vient de consacrer à la « Vie de Pétosiris, grand prêtre d'Herpolis-la-Grande », édité par la Fondation Egyptologique Reine Elisabeth.

Il ne sera pas inutile de rappeler à quel heureux concours de circonstances nous devons d'être si bien renseignés sur les faits et gestes de ce gros personnage.

Au cours de leur longue histoire, les Egyptiens n'ont jamais cessé d'attacher une importance capitale à leur sépulture. La tombe, qu'elle fut une pyramide, un mastaba ou un hypogée, devait servir de demeure d'éternité à l'âme du mort incorporé dans une statue funéraire : cette âme presque matérielle s'appelait le *Ka*, terme que les égyptologues ont traduit par le « Double » (1). Le corps d'éternité prolongeait dans l'au-delà la vie que le défunt avait menée ici-bas : il continuait à vivre dans la tombe, ou, suivant des conceptions plus tardives, il circulait dans le monde infernal, soit qu'il suivit le soleil dans sa barque nocturne, soit qu'il travaillât aux labours dans les Champs-Elysées, soit enfin qu'il établît son séjour dans le royaume d'Osiris, le dieu des morts.

Pour subvenir à tous les besoins du corps d'éternité, il fallait pourvoir celui-ci de tout ce que possédait le mort dans ce monde-ci. On remplissait la tombe de tout un mobilier sacré, on accumulait devant sa table d'offrandes des pièces de boucherie et des provisions variées, tout en récitant les formules qui assuraient au double la jouissance de tous ces biens. D'ailleurs, un personnel spécial, composé de ce qu'on appelle « les prêtres de double », accomplissait journellement les cérémonies qui devaient empêcher le double de tomber dans une seconde mort.

Mais là ne s'arrêtaient pas encore les soins dont les Egyptiens entouraient leur sépulture. Le défunt voulait aussi se donner l'illusion de vivre dans l'au-delà comme il avait vécu dans ce monde-ci. Sur toutes les parois de la chapelle funéraire on représentait en sculpture ou en peinture les épisodes caractéristiques de la vie égyptienne, mis en rapport avec le propriétaire de la tombe, figuré comme un vivant.

Le mort, ou plutôt son double, est assis au milieu de sa famille, plus loin, il parcourt ses cultures, inspecte ses ateliers, va à la chasse, ou reçoit des présents et des offrandes.

Cette manière de procéder s'inspire d'un principe si répandu parmi les peuples primitifs, en vertu duquel la représentation figurée possède la même vertu efficiente que la réalité objective.

Dans la pensée de l'Egyptien, le double accomplit les actions représentées tout aussi bien ou encore mieux qu'il n'aurait pu le faire en ce monde-ci. Des inscriptions plus ou moins abondantes accompagnent d'ailleurs chacun des tableaux, pour en fournir l'explication et en assurer l'effet.

Peu à peu s'est constitué ainsi un répertoire de tableaux et d'inscriptions dont l'efficacité est réputée certaine, et la plupart

des tombes reproduisent des scènes semblables dans leurs grandes lignes.

Cependant, si le fond reste le même, dans nombre de détails chaque tombe présente quelque élément nouveau, suivant l'évolution de la civilisation et des idées; parfois même le propriétaire de la tombe daigne nous renseigner sur son *curriculum vitae*.

Les sépultures égyptiennes sont innombrables : tout le monde connaît les mastabas de Gizé et de Sagarah, les hypogées de la nécropole thébaine, les tombes rupestres d'Éléphantine et de Benihassan. Mais jusqu'à ces dernières années une tombe bien curieuse avait échappé aux investigations des égyptologues : c'était celle de Pétosiris, grand prêtre de Thot à Hermopolis (Ashmounein en Moyenne-Egypte) au IV^e siècle avant Jésus-Christ. Perdue dans la chaîne libyque et recouverte de sable jusqu'au faite, elle n'était connue que par quelques indigènes qui avaient commencé à en exploiter les blocs supérieurs. Heureusement le Service des Antiquités d'Égypte apprit l'existence de ce monument grâce à l'indiscrétion d'un des fouilleurs clandestins, et en 1920, M. Gustave Lefebvre, l'égyptologue bien connu, le dégaga complètement, en copia les scènes et en transcrivit les textes qu'il publia en 1924 en trois gros volumes.

* * *

Cette tombe ne date évidemment plus de la bonne période de l'art égyptien. L'empire des Pharaons était bien déchu de son ancienne splendeur. Envahie à plusieurs reprises par les Éthiopiens, les Assyriens et les Perses, la vallée du Nil avait traversé des périodes d'anarchie et de décadence. Pétosiris dont la jeunesse s'était écoulée sous le règne bienfaisant de Nectanébo II (358-341), dut assister aux horreurs de la seconde invasion persane (sous Artaxerxes III Okhos, vers 341).

D'autre part, la civilisation et les idées helléniques s'étaient introduites progressivement en Égypte à la suite des voyageurs et des commerçants de l'Archipel. Naucratis avait été fondée par les Grecs dès le VI^e siècle av. J.-C. avec l'approbation du roi Amasis et Hérodote avait accompli son fameux voyage vers l'année 450. Chaque fois que Pharaon devait repousser des attaques étrangères, il appelait à son secours des soldats et des généraux grecs : dans sa lutte contre Okhos, Nectanébo s'était assuré le concours de mercenaires grecs commandés par Diophantos d'Athènes, Lamios de Sparte, et plus tard de Philsphron.

Or, la tombe de Pétosiris date des environs de l'année 330 : elle est probablement contemporaine de la seconde domination persane en Égypte.

Mais la civilisation égyptienne est si empreinte d'esprit conservateur, que le genre de vie que nous représentent les inscriptions de Pétosiris pourrait aussi bien être celui de quelque haut dignitaire des époques plus anciennes. Le sujet des reliefs est bien resté le même : nous assistons toujours aux scènes de métier et de labour, réparties en longs registres parallèles. A peine quelques particularités nouvelles nous font-elles sentir que les méthodes de travail ont changé : quand les blés sont répandus sur l'aire, on ne les fait plus piétiner par le bétail, comme aux temps anciens, mais pour la première fois on se sert du fléau.



Le cercueil de Pétosiris.

(1) Voir WEYNANTS-RONDAY, *Les Statues vivantes*, Bruxelles, 1926.

L'évolution s'accuse bien plutôt dans le style.

Sous l'influence de l'art grec qui, à ce moment, avait déjà produit ses plus puissants chefs-d'œuvre, les draperies ont gagné plus d'ampleur, les personnages ont adopté des poses plus souples et plus variées. Cependant le compromis entre l'art égyptien et l'art grec était impossible : les formes s'empâtent, la technique du lapicide devient plus lourde et le relief perd de cette précision qui tenait tant à cœur aux artistes de l'époque classique.

* * *

L'intérêt de cette tombe réside surtout dans le contenu des inscriptions hiéroglyphiques. Pétosiris y a fourni par bribes des indications sur sa vie et sur celle de sa famille, sur son activité

bien, répétant ce qu'on aime, faisant plaisir à chacun, sur les lèvres de qui rien de mal ne passe, grande d'amour auprès de chacun ».

Au bout de quelques années, il se voit l'heureux père de deux fils et de trois filles. Les dignités et les sacerdoces s'accumulent sur sa tête. Quand son père et son frère aimé vinrent à mourir, Pétosiris leur succéda dans leurs fonctions : il devint Grand des Cinq, Grand Prêtre de Thot, prophète de l'Ogdoade, sans parler des sacerdoces qu'il exerçait dans les temples de Khmounou, de Ra et d'Hathor. Comme couronnement de sa carrière, il fut nommé « lesônes » ou procureur du temple de Thot : ceci n'était pas une petite responsabilité au milieu des désastres dont s'était accompagnée l'invasion d'Okhos.

Pétosiris s'en acquitta au mieux des intérêts du dieu et lorsque Alexandre de Macédoine s'empara à son tour de l'Egypte, le nome



La tombe de Petosiris.

et sur sa manière de juger les gens et les choses. Mais il a fallu toute la pénétration et toute l'ingéniosité du R. P. Suys pour combiner tous ses fragments épars, de façon à présenter cette excellente synthèse qu'est la « Vie de Pétosiris ».

Notre personnage appartenait à une ancienne famille sacerdotale d'Hermopolis, le siège traditionnel du culte de Thot, divinité que les Grecs assimilèrent à leur Hermès.

Thot était le patron des sciences et des arts, et, en cette qualité, servait de scribe aux dieux. Autour de son sanctuaire, s'était formée une vraie école de théologie; elle avait élaboré tout un système de mythologie et de cosmogonie, qui rayonnait autour d'une famille de huit divinités dénommées l'ogdoade d'Hermopolis.

C'est dans ce milieu que grandit Pétosiris. Il entra avec son frère aimé Zedthotafankh à l'école des scribes, et se familiarisa avec l'étude ardue — même pour un jeune Egyptien — de l'écriture divine, c'est-à-dire des hiéroglyphes. Il profita de cet enseignement, car il obtint au bout de quelques années le titre de « scribe royal », qui correspond plus ou moins à celui de mandarin dans la Chine ancienne.

Aussi, dès un âge assez tendre, parvint-il, grâce à ses mérites autant qu'aux puissantes protections dont il était entouré, à occuper différentes fonctions sacerdotales. Sa situation fut encore mieux établie par son mariage avec la fille d'un Grand des Cinq, (Grand prêtre), Renpetnofrit, dont il dira qu'elle était « son aimée, souveraine de grâce, douce d'amour, habile en paroles, agréable en discours, de conseil utile dans ses écrits. Femme parfaite, grande de faveurs dans sa ville, tendant la main à tous, disant ce qui est

d'Hermopolis jouissait à nouveau d'un ordre et d'une prospérité relatives.

Cette ascension rapide ne lui fit pas oublier ses devoirs de piété filiale, et nous voyons Pétosiris remplacer l'ancien caveau familial par une tombe monumentale, élevée à l'éternelle mémoire de son père Sishou et de son frère Zedthotefankh : la tombe et la chapelle qu'il s'est destinées n'en sont que le complément.

* * *

Pour autant que nous puissions en juger par les inscriptions de ce tombeau, Pétosiris devait être un homme d'un grand mérite et d'une rare perfection. Or, ce sage a eu la bonne idée de nous exposer dans ses inscriptions quelques-unes des doctrines morales auxquelles il avait obéi pendant sa vie. En tant que prêtre d'Hermopolis, il devait être mieux que tout autre « favorisé des lumières du dieu Thot, maître des paroles et des livres sacrés ».

Les Egyptiens étaient un peuple profondément religieux. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir les listes du panthéon égyptien : chaque nome, chaque ville avait son dieu particulier avec son temple, son clergé et ses biens. Ces dieux étaient l'objet d'un culte fervent, et de même que les saints populaires de chez nous, les dieux locaux avaient chacun leur spécialité et leurs préférences.

Les Egyptiens mettaient leurs moindres démarches en relation avec ces êtres supérieurs. Il s'agissait avant tout de ne pas contrevenir à leur volonté, soit en ne respectant pas les prescriptions divines, soit en commettant des actions contraires à la loi natu-

relle. Dès une époque très ancienne, nous constatons l'existence de ces préoccupations, mais le plus souvent des pratiques magiques permettent de circonvenir la divinité. Cette déformation du sens moral n'empêche pas que les Egyptiens ont conçu un vrai code de la loi morale qui se trouve brièvement exprimé dans la « Confession négative » du Livre des Morts. Le défunt, comparaisant devant le tribunal d'Osiris, déclare qu'il n'a commis aucun des quarante-deux péchés qui sont réprochés par la conscience humaine, entre autres : le meurtre, le vol et surtout la spoliation des mineurs, le mensonge, le faux témoignage, la médisance, l'insulte, l'espionnage, l'impureté sexuelle, l'adultère, l'outrage aux dieux par le blasphème, l'outrage aux morts par le détournement des offrandes qui leur sont destinées.

Cette loi morale suppose un fondement et une sanction. Pour les anciens Egyptiens ce fondement était en dernière analyse l'amour de la vie : « Amour de la vie dans le présent, considération, bonne renommée, prospérité matérielle et existence prolongée; amour de la vie diminuée et encore terrestre d'outre-tombe par la survivance de l'âme matérielle, la succession des fils dans les charges paternelles, et surtout la perpétuité du nom dans la mémoire et sur les lèvres des hommes ».

Voilà la théorie morale, qui devait exister à l'état latent chez les Egyptiens des époques anciennes; mais ce n'est que plus tard que nous les trouvons exprimées dans de véritables traités de spéculation morale, comme la Sagesse d'Amenemope (VI^e s. av. J.-C.).

Pétosiris partage ses idées quand il déclare : « Celui qui se tient sur la voie de Dieu, il passe toute sa vie dans la joie, comblé de richesses plus que ses pairs. »

Il arrive cependant que la pensée égyptienne s'élève plus haut que cette justice immanente.

Frappés par le fait qu'ici-bas le bonheur et la prospérité ne sont pas toujours le partage du juste, le Sage placera tout son espoir dans la récompense que la divinité réserve au juste dans l'autre monde.

« J'ai fait (le bien), lit-on dans le tombeau de Pétosiris, en pensant que j'arriverais à dieu après ma mort et parce que je savais que viendrait le jour des Seigneurs de Justice, quand ils feront le partage, lors du jugement... L'Amenti est la demeure de qui est sans péché : Personne n'y parvient sinon celui dont le cœur est exact à pratiquer l'équité. Là, pas de distinction entre le pauvre et le riche, sinon en faveur de qui est trouvé sans péché, quand la balance et le poids sont devant le Seigneur d'Éternité. Personne n'est exempt d'entendre prononcer son verdict quand Thot-Cynocéphale, sur son trône, juge tout homme d'après ce qu'il a fait sur la terre.

Mais chez les peuples antiques, à l'exception du peuple juif, ces conceptions resteront entachées de magie : ils ne pourront se défaire de la croyance à l'efficacité des formules justificatrices : si tous les rites ont été bien accomplis et si le défunt arrive devant le tribunal d'Osiris pourvu de toutes les connaissances magiques, il suffira qu'il déclare : « Je suis pur ! » pour qu'il soit déclaré juste et puisse espérer une survie heureuse.

Il n'en reste pas moins que par le fait même l'Égyptien reconnaît l'existence de tout un ensemble d'obligations et d'interdictions qui sont l'expression d'une loi morale, à laquelle le juste tâche de conformer sa conduite.

Le R. P. Suys dans la « Vie de Pétosiris », de même que dans un récent article sur la « Religion personnelle dans l'Ancienne Egypte » (1), établit des comparaisons fort suggestives entre les idées morales égyptiennes telles qu'elles sont exprimées dans les inscriptions hiéroglyphiques et la mentalité que reflètent les livres sapientiaux de l'Ancien Testament. Nul doute que de tels rapprochements ne fassent mieux pénétrer le sens de ces écrits inspirés. Depuis longtemps on avait supposé que certains courants d'idées devaient avoir relié les Egyptiens au peuple juif. Des textes comme ceux de la « Sagesse d'Amenemope » et du tombeau de Pétosiris ne laissent plus de doute à cet égard.

Si la tombe de Pétosiris est une mine inépuisable de renseignements, le mérite du R. P. Suys n'en reste pas moins de l'avoir si habilement exploitée. Il a bien trouvé la manière de faire revivre devant nous une civilisation et une époque : aperçu historique des invasions persanes, exposé des rites religieux et funéraires, évocation de la vie journalière de l'ancienne Egypte, vie aux champs et vie à l'atelier, rien n'a échappé aux recherches consciencieuses de l'historien qui est en même temps un excellent écrivain.

(1) Chronique d'Egypte, *Bulletin de la F. E. R. E.*, n° 4, juillet 1927.

Comme conclusion, nous ne pourrions mieux faire que de répéter avec Pétosiris : « O hommes pouvant lire les inscriptions, venez, lisez ces inscriptions qui sont dans ce tombeau. Si vous vous attachez à ces paroles, vous prouverez en l'utilité et vous m'en remercirez ! »

Baudouin VAN DE WALLE.

En 1917...

« Où donc est cette armée belge? Que fait donc cette armée belge? » avait dit M. Lloyd George au début de 1917. Précisément les Anglais préparaient leur grande offensive des Flandres. Il fut convenu que les Belges y participeraient, sans doute pour qu'enfin « ils fissent quelque chose ». Ce fut chez nous un grand enthousiasme.

Nous n'avions pas l'artillerie nécessaire. Les Anglais étaient riches : ils y pourvurent. En avril et mai il y eut dans tout le secteur une invasion de batteries : canons de marine, mortiers de 380, obusiers magnifiques, matériel compliqué et formidable. Les Tommies arrivaient, avec leurs *big guns* (1), raides et suffisants : l'air de dire à nos pauvres jass émerveillés de tant de richesses : « Petits Belges, nous allons vus montrer comment on fait la guerre! » Ils s'installaient en conquérants.

Ils commencèrent par tirer dans nos tranchées — mépris ou ignorance? — Un aviateur alla jusqu'à bombarder notre G. Q. G. à Houthem. Averti de sa méprise, il se présenta devant le Roi et lui dit simplement : « *I am sorry*, je regrette... »

Les artilleurs anglais tiraient en dépit du bon sens : ils arrosaient le terrain d'obus, en mettaient partout sauf aux objectifs. Quand leurs gros obusiers s'étaient, sans résultat, acharnés durant quinze jours sur un ouvrage, c'était nous qui, avec nos vieux baquets, allions le détruire en deux heures (2).

Par contre, ils excellaient à se faire marmiter. Avec une superbe inconscience, ils plaçaient leurs pièces sur des positions parfaitement découvertes et les faisaient démolir au premier tir. Je vis un jour un *major* (prononcez « maidje ») installer quatre *big guns* en l'un de ces endroits comme il ne s'en rencontrait que dans notre terrible secteur. Une simple haie les protégeait.

— « Maidje », lui dis-je, vous n'allez pas tirer d'ici, sans doute?

— Oh! yes.

— Mais ce n'est pas possible, il faudrait au moins vous couvrir.

— Mon ami, nous avons fait la guerre, nous : nous avons été sur le Somme.

— Oh! bon, alors : si vous avez été sur le Somme... Bonne chance!

Une heure après, il ouvrait le feu. Il avait à peine commencé qu'il attrapait sur le casaque toute l'artillerie de la côte : voilà la batterie en pièces et mes Tommies en fuite par les champs.

J'allai les retrouver. Les *big guns* gisaient la panse en l'air, le commandant comptait ses morts.

— Eh bien, maidje?

— Aôh! Mauvais secteur! fit-il, mélancolique.

Ça n'était plus comme « sur le Somme ».

Le pis était que, sans rien demander, ils venaient mettre leurs canons au milieu de nos batteries, sans autre résultat que de

(1) Gros canons.

(2) Les baquets — canons courts de 12 c. — étaient les fameuses pièces de l'affaire Dreyfus. Les Français ayant mis au rancart ces buses démodées, le Gouvernement belge s'était hâté de les racheter.

Salle PATRIA, rue du Marais, BRUXELLES

CONFÉRENCES CARDINAL MERCIER

NEUVIÈME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver :

- 15 novembre, **Le Capitaine de vaisseau PAUL CHACK**, ancien commandant de sous-marin : *Sur les bancs de Flandre.*
- 22 novembre, **M. XAVIER DE MAGALLON**, député de Marseille : *Le Génie de Mistral.*
- 29 novembre, **Le Comte de SAINTE-AULAIRE**, ambassadeur de France : *Mes souvenirs sur François-Joseph et la Cour de Vienne.*
- 6 décembre, **Le R. Père LHANDÉ, S. J.**, l'orateur de la T. S. F. : *Le Christ dans la banlieue.*
- 13 décembre, **M. RENÉ BENJAMIN** : *Les personnages de Molière (1^{re} conférence).*
- 20 décembre, **M. RENÉ BENJAMIN** : *Les personnages de Molière (2^e conférence).*
- 27 décembre, **M. RENÉ BENJAMIN** : *Les personnages de Molière (3^e conférence).*
- 3 janvier, **M. HENRY BORDEAUX**, de l'Académie Française : *Ma mission en Suède.*
- 10 janvier, **M. FRANÇOIS MAURIAC**, grand prix du roman : *Les difficultés du roman.*
- 17 janvier, **M. PAUL HAZARD**, professeur au Collège de France : *Le centenaire des romantiques.*
- 24 janvier, **M. FRANC-NOHAIN** : *Le goût et la mode.*
- 31 janvier, **M. L'Abbé BERGEY**, curé de St-Émillion, député de la Gironde : *Où allons-nous ?*
- 14 février, **M. JACQUES COPEAU**, fondateur du théâtre du Vieux-Colombier, à Paris; lecture *Les jeunes filles de Shakespeare.*
- 21 février, **M. JACQUES COPEAU**, lecture : *Bossuet.*
- 28 février, **Le Capitaine CARLO DELCROIX**, grand mutilé de guerre, député au parlement italien.

Les conférences ont lieu tous les mardis à 5 heures précises.

Prix de l'abonnement à la série des quinze conférences :

Fauteuils et baïgnaires : 150 francs ; parquets, balcons de face et 1^{er} rang de côté : 100 francs ;
balcons 2^e série : 75 francs

La location des places se fera, comme l'année dernière, par les soins de la Maison F. LAUWERYNS, 36, TREURENBERG, tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures, à partir du lundi 17 octobre. Par préférence, les abonnés de l'hiver dernier pourront retenir leurs places jusqu'au mercredi 26 octobre.

Les conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

Secrétariat des conférences : à LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS
11, BOULEVARD BISCHOFFSHEIM. TÉL. : 220.50

faire bombarder nos positions, organisées avec tant de soin et de science.

Une attaque devait partir de Nieuport. Comme nous ne savions pas « faire la guerre », ils nous délogèrent de ce secteur et l'occupèrent eux-mêmes.

Deux jours plus tard, ils perdaient, irrémédiablement, toutes les tranchées de Nieuport, et se faisaient capturer deux bataillons, acculés à l'Yser.

Le lendemain, nous envoyâmes à M. Lloyd George une lettre ainsi conçue — lui est-elle parvenue? — :

« L'armée belge, si vous l'ignorez, occupe depuis deux ans le front de l'Yser, terreur de l'ennemi au dire des prisonniers, trop pénible pour être accepté par des Anglais. Elle y a perdu douze mille hommes durant la seule année 1915, elle a repris Lizerne, elle a tenu devant Dixmude, en 1916, pendant des mois dont chaque jour lui coûtait cent hommes, elle a défendu pendant deux ans, avec les Français, les tranchées de Nieuport que les vôtres ont perdues en deux jours. Ses artilleurs font la besogne dont vos belles pièces sont incapables : ils connaissent leur métier. Prêtez-leur donc pour un mois votre matériel, et vous verrez ce qu'ils savent faire. L'armée belge s'est acquittée d'une lourde tâche, et elle sait faire la guerre aussi bien qu'aucune autre.

« Mais que fait donc de bon chez nous votre armée anglaise? » C'était un peu fort, sans doute, mais l'impertinence de M. Lloyd George, nous avait trop cruellement blessés.

* * *

Cependant, les Anglais avaient, le 28 mai, enlevé avec un magnifique élan les collines de Wytschaete et Messine. On préparait la seconde attaque devant Steenstraete. L'ennemi était inquiet : il lui fallait, pour se renseigner, nous faire des prisonniers. La grand'garde d'Oud-Stuyvekenskerke, hélas! organisée comme elle l'était (toujours mon idée fixe; qu'on me passe cette marotte), se trouvait toute désignée.

Ils l'assaillirent une première fois dans la nuit du 28 au 29 juin. Elle était tenue par une compagnie du 12^e de ligne. L'assaut fut repoussé, mais nous avions perdu trente hommes.

Une nouvelle tentative fut faite trois jours plus tard. C'était la compagnie Motte qui était en grand'garde. L'ouvrage ne pouvait être mieux défendu, mais que faire dans une position offerte à toute surprise?

Une compagnie du 2^e bataillon cyclistes arriva le soir pour relever celle de Motte : c'était toujours là une opération scabreuse en des avant-postes aussi exposés. De plus deux équipes se trouvaient au travail dans les réseaux, en avant des parapets. Les Allemands choisirent ce moment. Cent hommes de *strosruppen*, se ruèrent à l'assaut, d'une part sur la position principale R, d'autre part, sur les petits postes, coupèrent — c'était inévitable — le mince cordon qui reliait ceux-ci à la grand'garde, et les prirent à revers.

Surprises en pleine relève, assaillies de toutes parts dans la nuit les garnisons des ouvrages se défendirent héroïquement. Le sergent Lagneau, entouré, résista, à coup de grenades, à toutes les attaques, la tranchée R refoula partout l'ennemi, mais les postes avancés, cernés, submergés, furent pris.

L'affaire n'avait duré que quelques minutes, mais elle nous coûtait treize tués, trente-deux blessés et quarante et un disparus. L'ennemi avait cinq tués et vingt-deux blessés.

Motte était atterré : lui, battu sans être tué!

— Pourtant, me dit-il un peu plus tard, c'était à prévoir : il n'était pas possible d'éviter cela.

Et, heureusement, qu'ils n'ont pas attaqué par le nord : ils

auraient ramassé toute la garnison. Des désastres possibles celui-ci était le moindre.

Mais il fallait une victime pour que les rapports fussent en règle. On n'eut pas honte de proposer Motte, le chevalier sans reproche, pour une punition. Le coup était cruel.

— Je n'ai qu'un orgueil, disait-il en pleurant rageusement dans sa chambre, celui de mon honneur militaire. Je veux le garder intact. Je n'entends pas qu'il soit terni par la moindre tache... Non, cela, je ne le souffrirai jamais!

Le général Jacques refusa de le punir.

— Motte est un brave, dit-il, et ceci n'est pas de sa faute.

C'était les artisans de la stupide grand'garde qu'il eût fallu punir!

* * *

Le 10 juillet. — je commandais alors une batterie de baquets — je pris position derrière Oud-Stuyvekenskerke. Je me mis à parcourir le secteur pour établir mon réseau d'observation. Une de mes premières visites, cela va de soi, fut pour mon cher patelin.

Dieu! quel écrasement! Le village n'existait plus : il était anéanti, broyé, rasé jusqu'au sol : un effroyable terrain vague bouleversé par les obus et rongé par l'inondation. Les débris qu'avaient laissés les bombardements avaient été employés comme matériaux pour consolider les tranchées. De ce qui avait été le joli patelin, il n'y avait plus que les fondations des maisons, recouvertes d'un invraisemblable fouillis de poutres fracassées, de ferrailles tordues, de brique pilée, de débris de béton et de fils barbelés, tout cela amoncelé, enchevêtré par-dessus l'eau vaseuse qui emplissait les centaines de trous d'obus.

Mais sur cette tombe de tout un village, une autre cité s'était élevée, pour la vie nouvelle, une cité de guerre, grise, dure, brutale toute en béton et en acier. Ce qui restait de la tour avait été aménagé : sur le moignon de la base, on avait construit un blockhaus en béton pour mitrailleuse; et le sombre créneau qui, de dessus les décombres, dominait le hameau ravagé, avait un air de terrible défi : le regard fixe, farouche, de celui qui se raidit pour la résistance dernière; le regard obstinément fidèle de l'âme du patelin, où l'ennemi épouvanté pourrait lire, si un jour il en approchait : « Lutte à mort! La West-Flandre peut mourir, mais céder jamais! »

En avant deux autres abris en béton protégés par des plaques d'acier : celui du poste de secours, et celui du commandant, à mon ancienne maison. Celle-ci, avec le « château de Baudouin », avait seule conservé quelques pans de mur debout. Tout le dessus avait disparu. Dans un réduit, parmi les ruines, je découvris l'autel : on avait rétabli là, tant bien que mal, la chapelle. Misérable oratoire, sombre, étriqué, délabré : un trou. Mais au mur, un ornement splendide : un grand tableau portant les noms de tous ceux qui avaient jeté devant le sanctuaire la pourpre de leur sang. Et, sur l'autel, la Vierge souriait toujours.

Une passerelle traversait le village, couverte par de hauts boucliers en béton : mince artère reliant les postes entre eux, la seule où circulât encore la vie : le reste était mort, pourri, abandonné.

En avant, l'inepte réseau des tranchées n'avait pas changé, sauf la face nord, qui maintenant tombait à moitié en ruines et se couvrait de chardons. Donc, on n'avait pas encore compris; mon pauvre patelin demeurait exposé comme avant.

L'abri de la tour pouvait encore servir pour l'observation des tirs rapprochés. De son créneau, on voyait parfaitement, pardessus nos ouvrages, les positions ennemies. J'y établis un poste, avec consigne de ne se laisser prendre à aucun prix.

Ses occupants et les ravitailleurs eurent pas mal de difficultés avec l'infanterie : car si la grand'garde était ouverte à toutes les incursions ennemies, par contre, elle était rudement bien défendue

ers l'arrière, contre les nôtres : on vous arrêtait au chemin de fer, on vous arrêtait au boyau, à l'entrée du village, à l'entrée de la tranchée, je ne sais où encore. Chaque fois, il fallait montrer la carte blanche et donner le mot d'ordre. Or, quand on n'avait pas soi-même oublié le mot, c'était la sentinelle qui se trompait, il avait déjà celui du lendemain ou encore celui de la veille, et qui têtue, vous barrait le passage (1).

MARTIAL LEKEUX, Franciscain,
Major d'artillerie.

Qu'est-ce que le capitalisme? (2)

L'explication sociologique.

Si par capitalisme, on entend désigner toute une civilisation avec la complexité des éléments qui la composent, il est clair qu'il ne suffira pas de mettre en relief l'un quelconque de ces éléments, pour en comprendre la structure. De toute nécessité, il faudra porter son attention sur les aspects les plus importants de la vie sociale. Bref, sans espérer pouvoir ramasser en quelques formules l'exubérante richesse de la réalité historique, il faudra tenter une définition sociologique qui ne soit pas unilatérale. C'est ce qu'a fait Othmar Spann, professeur de sociologie et d'économie politique à l'Université de Vienne. J'estime qu'il est parvenu à nous donner du « capitalisme » une explication beaucoup plus satisfaisante que toutes celles qu'on nous a fournies jusqu'ici. Je le suivrai donc mais sans m'attacher servilement à ses pas et en enfilant, au besoin, les sentiers que mon sentiment m'induit à choisir.

* * *

La sociologie de Spann est dominée par deux notions. La première c'est que le capitalisme moderne n'est pas quelque chose de singulier, d'inédit dans l'histoire des peuples. Il y a eu à Rome, en Grèce, dans d'autres civilisations, des périodes « capitalistes ». Non certes complètement identiques à la nôtre, mais pourtant suffisamment semblables pour qu'on puisse les classer toutes dans une même catégorie sociale.

La deuxième notion, c'est qu'il n'y a que deux formes viables de sociétés : Les sociétés organiques et les sociétés capitalistes-individualistes. Ou plutôt, l'histoire des peuples qui progressent passe par des phases alternées. A une période organique succède une période capitaliste qui dure aussi longtemps qu'une nouvelle forme organique ne se sera pas consolidée.

On reconnaîtra aisément que ces idées n'ont rien d'absolument original. On les retrouvait, au moins esquissées, dans la sociologie d'Auguste Comte, chez les Saints-Simoniens, chez nombre de sociologues et de philosophes allemands qui ont subi l'influence de l'école romantique. En dehors de ces deux types de sociétés réelles, il y a deux conceptions utopiques. L'individualisme absolu qui n'a jamais existé et qui n'est pas viable; le communisme qui peut se réaliser plus ou moins parfaitement dans de petites sociétés très homogènes et peu différenciées.

Cela étant, on peut déjà se faire une idée du capitalisme par contraste, en décrivant les traits d'une société organique. Mais ici, une remarque s'impose. S'il est vrai que Spann, comme Auguste Comte, mais avec plus de science que lui et plus de précision parle en termes généraux des sociétés organiques, c'est notre civilisation qu'il a surtout en vue.

Notre grande époque organique à nous, c'est le Moyen âge

chrétien. Avec la Renaissance et la Réforme s'inaugure une époque critique et capitaliste qui dure encore et qui doit logiquement aboutir soit à la décadence de notre civilisation occidentale soit à la naissance de ce que Berdiaeff appelle d'un terme aussi juste qu'heureux : d'un nouveau Moyen âge.

* * *

Les sociétés organiques se caractérisent tout d'abord par des croyances religieuses communes à toutes les classes de la société. Les buts de la vie, les règles sociales et morales sont fixés dans des dogmes acceptés par tous. Ils sont solennisés dans des cérémonies publiques à caractère liturgique; incarnés dans des œuvres d'art, des monuments dont tout le monde comprend et vénère le symbolisme : les simples et les pauvres aussi bien que les savants et les riches.

La vie individuelle et sociale est dominée par des idées transcendantes : métaphysiques et religieuses, qui pénètrent toutes les formes d'activité pour les vivifier et les ennoblir.

Le réel quotidien, mesquin ou grandiose s'interprète naturellement en fonction des réalités supérieures qu'il exprime où qu'il aide à obtenir. Manger son pain, faire son humble travail de tous les jours; fonder des cités et conduire des guerres, tout revêt un caractère religieux dont, je le répète, tous les citoyens comprennent et acceptent la signification.

Les sociétés organiques sont **corporatives**. L'individu ne se comprend qu'encadré, dominé mais aidé par les associations dont il fait partie. Il est tel individu, c'est vrai, mais aussi fils de tel père, membre de telle famille dont l'intérêt l'emporte sur son intérêt strictement personnel. Il est membre d'une corporation ouvrière dont les statuts et les mœurs règlent toute sa vie de travail. Il est citoyen d'une ville, d'une province, d'un Etat aussi, mais en quelque sorte par et à travers sa famille, sa corporation, sa ville et sa province. Surtout, il est le fidèle d'une Eglise qui lui enseigne ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire; qui entoure tous les actes importants de sa vie : naissance, mariage, mort, de la pompe de son culte.

La société organique est **hiérarchique**. Toutes les activités sont corporatives. Mais toutes les corporations ne se valent pas. Elles sont inégales en dignité comme elles sont diverses dans leur fonctionnement. Toutes ont le sentiment de travailler chacune à la place qui lui est réservée, à la prospérité du bien commun. Elles sont en quelque sorte les parties d'un organisme vivant, dotées chacune de qualités et de fonctions différentes, mais toutes également nécessaires à la bonne santé, au bien-être de la collectivité.

Le pouvoir politique est fortement décentralisé sans être morcelé. En haut, le prince dirige les affaires de l'Etat. Mais en dessous de lui, dans les provinces, dans les cités, dans les corporations, ce sont les meilleurs ou ceux qui sont réputés tels qui administrent avec une grande indépendance les intérêts spéciaux qui leur sont confiés par leurs pairs. Le meilleur exprime d'ailleurs une notion toute relative. Dans l'Eglise, ce sera le plus saint et le plus savant; dans la corporation, ce sera le plus habile dans son métier et le plus intègre.

* * *

A ce beau tableau schématisé à l'extrême par souci de brièveté et qui, dans la réalité, présente toujours bien des tares, opposons les sociétés capitalistes. Elles naissent de la dissolution plus ou moins lente des sociétés organiques.

Elles sont individualistes et c'est là peut-être le trait fondamental qui commande tous les autres.

Sans doute l'individualisme absolu est une utopie. Il repose sur cette hypothèse que les individus adultes, complets en eux-mêmes et par eux-mêmes entièrement autonomes, consentent à conclure des contrats avec d'autres individus également autonomes. Toute la vie sociale serait donc constituée par de libres contrats, consentis par des individus entièrement dégagés, avant le contrat, de toute contrainte et de toute obligation sociale. Hypothèse absurde, contraire à la nature des choses, qui ne se réalise partiellement et encore, que dans la vie économique, quand un vendeur se rencontre sur le marché avec un acheteur.

Mais si l'individualisme absolu est une utopie, un idéal (?)

(1) Extrait du livre : *Le Patelin de Notre-Dame*, par le P. Martial LEKEUX, qui paraîtra prochainement et sera vendu au profit du Calvaire de Dixmude.

(2) Voir la *Revue* des 23 septembre et 7 octobre 1927.

irréalisable, on peut chercher à s'en rapprocher, autant que possible. On peut le prendre comme principe d'action, comme norme qui mesurera la valeur des actes et des institutions. Réaliser dans la vie sociale le maximum de liberté individuelle deviendra le but suprême, d'ailleurs jamais atteint d'une société individualiste. Quand on parle d'individualisme à propos de capitalisme, on songe involontairement à l'interprétation économique de ce terme. Cela suppose une organisation économique dans laquelle l'individu poursuit son intérêt librement, sans aucun souci du bien d'autrui, ni du bien commun, sans être gêné, ni par des règlements corporatifs, ni par des restrictions imposées par l'Etat, ni par aucun plan d'ensemble auquel il devrait subordonner son activité.

Le mérite de Spann, c'est d'avoir compris et d'avoir fortement souligné que l'individualisme économique, ou le libéralisme qui en est la traduction dans les lois et dans les mœurs n'est lui-même qu'un des aspects d'un phénomène beaucoup plus profond. Il y a, à côté de lui, un individualisme politique qu'on appelle indifféremment soit libéralisme politique, soit démocratie.

Sur ce qu'il faut entendre par là, Spann est d'accord avec tous ceux, qui, depuis une trentaine d'années, ont fait la critique du parlementarisme et de la démocratie. Parmi ceux-là, le plus illustre et le plus connu est assurément Charles Maurras. Dans un article comme celui-ci, qui ne vise certes pas à l'élégance littéraire, il me semble préférable de citer que de traduire maladroitement (1) :

Dans l'ordre politique, le libéralisme exprime à la première phrase du *Contrat social* et au premier article de la déclaration des droits de l'homme, porte que l'homme naît libre. Le libéralisme veut dégager l'individu humain de ses antécédents ou naturelles, ou historiques.

Il l'affranchira des liens de famille, des liens corporatifs et de tous les autres liens sociaux ou traditionnels. Seulement comme il faut vivre en société et que la société exige un gouvernement, le libéralisme établira le gouvernement de la société en accordant un suffrage à chaque liberté et en faisant le compte de ces souverains suffrages. La majorité exprimant ce que Rousseau appelle la volonté générale, exprimera ainsi, en quelque sorte une liberté générale : La volonté de la majorité devient dès lors un décret loi contre lequel personne, ni rien ne saurait avoir de recours, si utile et si raisonnable ou si précieuse et si sacrée que puisse être cette chose ou cette personne. La liberté principe établit une règle qui ignore méthodiquement les forces et les libertés particulières; elle se vante de créer toute seule la liberté de chacun; mais en pratique, l'histoire le montre bien, cet individualisme affaiblit les individus (2). C'est son premier effet.

Le second c'est de tyranniser sans sortir « du droit » tous les individus n'appartenant pas au parti de la majorité et ainsi de détruire les derniers refuges des libertés réelles.

Il y a une autre forme de libéralisme, plus aiguë, plus logique à laquelle arrivent toujours quand ils ont persisté dans l'opposition, les partis libéraux : ils se font anarchistes purs. Le principe libéral dans ce cas, ne détruit pas seulement ces liens de famille, de tradition et de relation, créateurs de force de résistance et centres de pouvoirs : il renverse l'Etat, il nie la Patrie. Il livre donc l'Etat à l'arbitraire du désordre et aux coups de révolutions, comme il ouvre la Patrie aux armes de l'étranger (3).

* * *

(1) Inutile de dire que je déplore autant que quiconque la rébellion de Maurras contre le Saint-Siège. Je la déplore et je la réprove. Mais cette triste aberration n'enlève rien aux mérites du penseur politique. L'Eglise toujours si maternelle et si patiente n'oblige un catholique à dénier tout mérite à un incroyant ou à un révolté. Elle demande qu'on le traite avec justice et charité et qu'on prie pour lui.

(2) Il y a ici une erreur d'expression qui provient du manque de philosophie dont tout le système politique de Maurras porte la trace. Ce qu'il aurait fallu dire c'est que l'individualisme moderne affaiblit les personnes considérées comme des entités spirituelles. C'est au contraire, ce qu'un philosophe chrétien comme Maitain a fort bien vu et ce qu'il exprime magnifiquement.

« Qu'est ce que l'individualisme moderne ? Une méprise, un quiproquo : l'exaltation de l'individualité camouflée en personnalité, et l'avilissement corrélatif de la personnalité véritable ».

Dans l'ordre social la cité moderne sacrifie la personne à l'individu; elle donne à l'individu, le suffrage universel, l'égalité des droits, et elle livre la personne isolée, nue, sans aucune armature sociale qui la soutienne et la protège, à toutes les puissances dévoratrices qui menacent la vie de l'âme, aux actions et réactions impitoyables des intérêts et des appétits en conflit, aux exigences infinies de la matière à fabriquer et à utiliser. A toutes les avidités et à toutes les blessures que chaque homme porte naturellement en soi, elle ajoute des excitations sensuelles incessantes, et l'innombrable rée des erreurs de toute sorte, étincelantes et aiguës, auxquelles elle donne libre circulation dans le ciel de l'intelligence. Et elle dit à chacun des pauvres enfants des hommes placé au milieu de ce tourbillon : « Tu es un individu libre, défends-toi, sauve-toi tout seul. » C'est une civilisation homicide.

(Trois Réformateurs, par Jacques MARITAIN, Paris, Plon, 1925.)

(3) *La politique religieuse*, 3^e édit., p. 409.

Mais il y a aussi et je dirais volontiers, il y a surtout l'individualisme philosophique et religieux; source de toutes les autres formes du libéralisme.

L'homme se pose en juge suprême de toute vérité. Ce qu'il faut sauvegarder avant tout, disait Jaurès, dans un discours à la Chambre des députés, aux applaudissements de tous les partis de gauche, des simples libéraux jusqu'aux communistes, c'est cette idée qu'il n'y a pas de vérité sacrée, c'est-à-dire interdite à la pleine investigation de l'homme; c'est que ce qu'il y a de plus grand dans le monde, c'est la liberté souveraine de l'esprit. C'est que toute vérité qui ne vient pas de nous est un mensonge; c'est que, jusque dans les adhésions que nous donnons, notre sens critique doit toujours rester en éveil; et qu'une révolte secrète doit se mêler à toutes nos affirmations et à toutes nos pensées; c'est que, si l'idéal même de Dieu se faisait visible, si Dieu lui-même se dressait devant les multitudes sous une forme palpable, le premier devoir de l'homme serait de refuser l'obéissance et de le considérer comme l'égal avec qui l'on discute, non comme le maître à qui on obéit.

La raison individuelle est donc établie juge de tout, du bien et du mal, du juste et de l'injuste, de la religion et de Dieu même.

Ce jugement se traduira très vite en négation farouche et passionnée de toute religion surnaturelle et révélée. Bientôt la religion naturelle elle-même, après avoir été réduite à un squelette de pâles vérités sans vie ni efficacité, disparaîtra puisqu'elle aboutirait à un Dieu maître des hommes et des choses et devant lequel la raison individuelle devrait s'incliner.

Enfin, les vérités métaphysiques seront niées ou ramenées à des fantaisies individuelles, à des sortes de poèmes cosmiques qui n'ont d'autre valeur que celle de leur réalisation littéraire.

En effet, du moment que vous admettez des vérités métaphysiques, celles-ci échappent aux prises de la fantaisie individuelle. Elles acquièrent une valeur absolue et objective qui s'impose à tous. Elles impliquent l'existence d'un ordre idéal des concepts et des êtres auquel l'homme doit s'adapter dût-il pour cela résister à la poussée aveugle des passions et aux impératifs de l'égoïsme et de l'intérêt.

S'il y a des vérités métaphysiques, l'homme n'est pas libre de penser ce qu'il veut, d'avoir des opinions personnelles sur tout. La vérité a un caractère objectif qui le dépasse sur laquelle il devra régler les fantaisies de sa pensée vagabonde et de son sentiment changeant. Et sur cette vérité spéculative, il devra modeler sa conduite pratique.

La négation de toute métaphysique, au profit de la raison individuelle, qui, pour les neuf dixièmes des hommes n'est plus qu'un mot prétentieux et vide, destiné à masquer les avidités dévorantes de la passion et de l'intérêt entraîne d'innombrables conséquences. Et d'abord, l'activité soit individuelle, soit sociale se trouvera dénuée de toute direction et de toute signification supérieure. La politique, l'économie, la science, l'art, la littérature seront laïcisées. Elles deviendront, comme on dit, « autonomes », c'est-à-dire émancipées des règles directrices et contraignantes de la morale. Ce seront de pures techniques au service des intérêts déréglés et des passions les plus antisociales. La politique par exemple sera à l'extérieur la science de l'agrandissement des Etats « par tous les moyens », à l'intérieur, la lutte effrénée des partis au mépris du bien commun de la cité, l'avènement d'un type nouveau : le politicien démagogue qui suit la foule au lieu de la guider, ou de l'opportuniste manœuvré par les financiers.

En économie, ce sera la poursuite de la richesse érigée en absolu, dégagee de tout frein moral; la mise en liberté de l'appétit du gain, que nulle coutume, nulle règle corporative, nulle contrainte de l'Etat ne viendra brider ou tout au moins modérer.

Ensuite, quand l'homme se pose en absolu, quand par un effort insensé, contraire d'ailleurs à la nature des choses, il se considère comme libre, au lieu de se voir engagé malgré lui par une loi inéluctable dans une foule de liens sociaux qui le précèdent et qui le transcendent, toutes les institutions sociales protectrices de la personnalité se disloquent et s'effritent.

La famille, la corporation, la nation, l'Etat, l'Eglise ne sont pas des créations de la fantaisie individuelle. L'homme n'a pas le droit de les considérer comme des institutions dont il se servira si cela lui plaît et dans la mesure où il lui plaît.

Ce sont des personnes morales vis-à-vis desquelles certes, il a des droits mais surtout des devoirs. Quand il arrive à la vie, elles

existent déjà et elles continueront à vivre après sa mort. Elles s'imposent à lui et lui imposent des sacrifices qui peuvent aller, dans les cas graves, jusqu'à la mort acceptée, c'est-à-dire jusqu'à la destruction de l'individu.

L'individualisme libéral détruit tous ces corps sociaux dans la mesure où il le peut. Avant tout, par dessus tout, il y a l'individu libre. Dans la mesure où ces organismes servent son individualité et sa liberté, il les acceptera, comme les domestiques qu'on prend à son service et qu'on renvoie dès qu'ils ont cessé de plaire.

On se mariera, mais le jour où la famille imposerait de trop lourds sacrifices, on recourra au divorce. On entrera dans des associations professionnelles, artistiques, etc., mais on les quittera dès qu'elles cesseront de rapporter plus d'inconvénients matériels que de gains.

Le gouvernement sera, d'après Rousseau, considéré comme un commis engagé pour un temps et toujours révocable. La patrie sera traînée constamment au tribunal de la raison individuelle. On dira : le prolétaire n'a pas de patrie. Or, la patrie de l'intellectuel, c'est l'univers civilisé (1), ou encore la patrie c'est là où on est bien, ou enfin : la patrie, oui, nous l'aimons, mais la patrie républicaine ou socialiste.

Quant à l'Eglise, forme nécessaire de toute vie religieuse, non pas seulement de par la révélation, mais de par les lois sociologiques les plus élémentaires, les individualistes modérés se contenteront de la nier; les autres la poursuivront d'une haine qui ne pardonne pas.

L'Eglise, dans une société individualiste et capitaliste, est le symbole de l'opposition la plus tenace et la plus puissante aux tendances du temps.

* * *

Un autre résultat de l'individualisme philosophique et religieux mérite une considération particulière.

L'esprit de l'homme, même celui de l'intellectuel adonné à la spéculation par goût et par profession, est très borné. Il lui est, sauf exception, impossible de développer harmonieusement et au même degré toutes ses facultés.

Aux époques capitalistes, l'esprit se détourne de l'étude des problèmes religieux et philosophiques. Il se tourne avec une fougue que rien n'arrête vers l'analyse de la nature matérielle, vers ce qui se voit, se touche, se compte et se pèse. De là, dans la mort de toute métaphysique; les progrès prodigieux des sciences naturelles. Nos primaires d'aujourd'hui, à tous les degrés, s'imaginent que les Grecs, les Romains, les philosophes du Moyen Age, les sages des pays d'Orient ont été, intellectuellement, très inférieurs aux savants d'aujourd'hui, aux naturalistes, aux chimistes, aux ingénieurs et aux médecins.

Quelle erreur! La vérité, c'est que tous ces peuples que notre orgueil méconnaît ont produit des génies philosophiques et religieux d'une puissance inégalée. Mais ces génies ne prenaient pas la peine d'étudier la nature matérielle en elle-même parce que, à leurs yeux, cela n'était pas digne d'intérêt. Encore aujourd'hui, les Orientaux religieux n'ont que du mépris pour nos machines, nos avions, notre électricité et notre confort matériel. *Quid hoc ad aeternitatem.*

De là, aujourd'hui une incompréhension radicale pour tout ce qui, dans toutes les époques organiques faisait l'objet de la méditation incessante des sages : l'homme : ses passions, ses sentiments, ses idées; Dieu : sa nature, sa grandeur, sa profondeur, son immensité, les relations de l'homme avec Dieu.

Quand on lit les ouvrages d'un sociologue d'aujourd'hui, d'un économiste, d'un juriste et encore plus d'un savant quelconque, dans n'importe quelle science naturelle, et qu'on ouvre les écrits de sainte Thérèse, de saint Thomas, de Platon, d'Aristote, ou simplement qu'on lit la messe du jour dans un paroissien, on a la sensation de deux mondes intellectuels différents, fermés l'un à l'autre.

* * *

Une autre conséquence de même ordre d'ailleurs, c'est l'efflorescence, le perfectionnement inouï de la technique industrielle

(1) Sur ce point, il y a un texte de Renan, sur lequel je n'ai pu mettre la main, mais qui nie la patrie avec un cynisme plus révoltant que celui des bolchevistes.

et du confort matériel, allant de pair avec un appauvrissement effroyable de toute vie spirituelle et religieuse.

Et c'est dans cet ensemble, comme un détail, mais comme un détail devenu si monstrueux qu'il détruit l'harmonie du tout, que se place le capitalisme, au sens étroit du mot, au sens économique.

Il a fallu toutes les circonstances que, suivant avec quelque fantaisie les indications de Spann, j'ai signalées, pour que les phénomènes économiques prennent dans la civilisation moderne une importance si extraordinaire et si prépondérante.

* * *

Une civilisation capitaliste est donc quelque chose de bien plus complexe que ne l'imaginent les socialistes. L'organisation économique n'en est qu'un des caractères. Spann en résume les traits en quelques mots barbares, mais expressifs. Je les donne comme tels, sans commentaires. Il faut laisser, au lecteur, le plaisir de collaborer avec l'auteur.

Une civilisation est :

- Areligieuse;
- Amétaphysique;
- Empirique;
- Relativiste;
- Individualiste-subjective;
- Inductive — recherchant les causes efficientes à l'exclusion des causes finales;
- Capitaliste (domination des intérêts matériels);
- Atomistique en politique et volontiers centralisatrice;
- Cosmopolite et internationaliste.

* * *

Il y a, dans l'*Histoire des systèmes sociaux*, un document fameux qui incarne assez bien, en un symbole vivant, quelques aspects du capitalisme, c'est la parabole de Saint-Simon.

Saint-Simon était, à n'en pas douter, un peu fou. Mais c'était un fou de génie. Il a pressenti, sans savoir les exprimer clairement les principales directions que la société issue de la Réforme, de la philosophie du XVIII^e siècle et de la Révolution, allait prendre. En philosophie et en sociologie, il est le précurseur du positivisme et le maître d'Auguste Comte. En économie, il a pour l'industrialisme une admiration sans limites et il a donné naissance à l'école socialiste la plus originale : le Saint-Simonisme. Sur un point cependant, comme son disciple Auguste Comte, il est réactionnaire ou peut-être prophète. Il n'est pas démocrate en politique. Il n'a aucun respect pour la souveraineté du peuple, le suffrage universel et la mystique républicaine.

Supposons dit-il que la France perde subitement ses cinquante premiers physiciens, ses cinquante premiers chimistes, ses cinquante premiers banquiers, ses deux cents premiers négociants, ses six cents premiers agriculteurs, ses cinquante premiers maîtres de forges, etc. (et il continue en énumérant les principales professions industrielles). Comme ces hommes sont les Français les plus essentiellement producteurs, ceux qui **donnent les produits les plus importants**... la Nation deviendrait un corps sans âme (!) à l'instant où elle les perdrait; elle tomberait immédiatement dans un état d'infériorité vis-à-vis des nations dont elle est aujourd'hui la rivale et elle continuerait à rester « subalterne à leur égard, tant qu'elle n'aura pas réparé cette perte, tant qu'il ne lui aura pas repoussé une tête... ». Passons à une autre supposition. Admettons que la France conserve tous les hommes de génie qu'elle possède, dans les sciences, dans les beaux-arts, dans les arts et métiers, mais qu'elle ait le malheur de perdre le même jour, Monsieur frère du roi, Mgr le duc d'Angoulême (et Saint-Simon énumère ici tous les membres de la famille royale) et qu'elle perde, en même temps, tous les grands officiers de la Couronne, tous les ministres d'Etat avec ou sans département, tous les conseillers d'Etat, tous les maîtres de requêtes, tous les maréchaux, tous les cardinaux, archevêques, évêques, grands vicaires et chanoines, tous les préfets et sous-préfets, tous les employés dans les ministères, tous les juges, et en sus de cela les dix mille propriétaires les plus riches parmi ceux qui vivent noblement — cet accident affligerait certainement les Français — parce qu'ils sont bons... Mais cette perte de trente mille individus réputés les plus importants de l'Etat, ne causerait de chagrin que sous le rapport sentimental, car il n'en résulterait aucun mal politique pour l'Etat.

La voilà bien, cyniquement et naïvement exposée, l'échelle des valeurs dans une société capitaliste.

FERNAND DESCHAMPS.
Professeur d'économie sociale.

La rue en colère

Un mauvais rêve.

Je ne puis me souvenir si ce conte est véridique ou non. Si je le lis d'un bout à l'autre avec soin, j'ai un soupçon qu'il me serait possible d'arriver à cette conclusion qu'il ne l'est pas. Mais, malheureusement, je ne puis le lire ainsi jusqu'au bout, parce que, vous le voyez, il n'est pas encore écrit. L'image et l'idée de ce conte se sont attachés à moi pendant une grande partie de mon enfance; il se peut que j'en aie rêvé avant de pouvoir parler, ou que je me le sois raconté avant de savoir lire, ou l'aie lu avant d'avoir de la mémoire. De toute façon je suis certain de ne pas l'avoir lu. Car les enfants ont des souvenirs très clairs sur des choses de ce genre, et des livres dont je fus réellement épris, je puis encore me rappeler non seulement la forme et la grosseur et la reliure mais même la position sur un grand nombre de pages, des mots imprimés. En somme, j'incline à penser que cette histoire m'est arrivée avant ma naissance.

* * *

En tous cas, racontons-la maintenant avec tous les avantages de l'atmosphère qui s'y est attachée. Vous pouvez me supposer, pour préciser le sujet, assis pour le lunch dans un de ces restaurants *lunch-express*, dans la Cité, où des gens prennent leur repas si vite qu'il ne doit avoir aucune qualité alimentaire, leur demi-heure de repos aucune des qualités du loisir. Prendre son repos en toute hâte est, de toutes les affaires, la plus mauvaise qui soit. Tous mes voisins gardaient sur la tête leur haut chapeau de soie comme s'ils ne pouvaient perdre un instant, même pour le suspendre à une patère, et tous avaient un œil un peu de côté, hypnotisés par l'œil énorme de l'horloge. Bref, c'étaient là des esclaves de la servitude moderne : vous auriez pu entendre le cliquetis de leurs chaînes. Chacun, en fait, était lié par une chaîne, la plus lourde qui ait jamais lié un homme — une chaîne de montre.

Or, parmi ces hommes, entra et s'assit en face de moi un homme qui presque immédiatement ouvrit un monologue ininterrompu. Il ressemblait aux autres comme vêtement, pourtant il leur était étonnamment opposé comme manières. Il portait un grand chapeau brillant et une longue redingote, mais il les portait comme des choses aussi solennelles exigent qu'on les porte : le chapeau comme si c'eût été une mitre et la redingote comme si c'eût été l'éphod d'un grand prêtre. Non seulement, il mit son chapeau sur la patère, mais il sembla (tel était son air majestueux, imposant) presque demander permission au chapeau d'en user de la sorte et demander pardon à la patère de se servir d'elle. Quand il se fut assis sur une chaise de bois avec l'air de faire cas de ses sentiments et donné une sorte de légère inclinaison ou de salut à la table de bois elle-même, comme si c'eût été un autel, je ne pus empêcher un commentaire de jaillir de mes lèvres. Car l'homme était un grand diable, au visage sanguin, à la mine de prospérité et pourtant il traitait chaque objet avec une sollicitude ressemblant à de la nervosité.

Pour exprimer mon intérêt, je dis : « Ces meubles sont d'une rare solidité mais, bien entendu, les gens les traitent avec beaucoup trop d'insouciance ».

Comme je levais vers lui un œil dubitatif, mon regard saisit le sien et se fixa comme lui, dans un ébahissement apocalyptique. Je l'avais cru un homme ordinaire quand il était entré, sauf son attitude étrange, circonspecte, mais si les autres gens l'avaient vu, ils auraient vidé la salle en poussant des cris. Ils ne l'avaient pas vu et continuaient à faire du bruit avec leurs fourchettes et

le murmure de leur conversation. Mais le visage de l'homme était celui d'un maniaque.

— Entendez-vous quelque chose de particulier par cette remarque? demanda-t-il à la fin, et le sang envahit lentement son visage.

— Absolument rien, répondis-je. On ne dira jamais rien ici qui ait un sens, cela trouble les digestions.

Il se renversa, essuyant son large front avec un vaste mouchoir et pourtant on eût dit qu'il y avait dans son soulagement une sorte de regret.

— Je pensais, dit-il à voix basse, qu'un autre ici allait de travers.

— Si vous voulez parler d'une mauvaise digestion, dis-je, je n'ai jamais ici entendu parler d'une bonne. C'est ici le cœur de l'Empire et les autres organes sont en aussi mauvais état.

— Non, je veux parler d'une autre rue qui allait de travers, dit-il d'une voix pesante et tranquille, mais comme je suppose que cela ne vous explique pas grand'chose, il vaudrait mieux, je crois, vous raconter l'histoire. Je le fais d'ailleurs sans le moindre scrupule parce que je sais que vous ne me croirez pas. Pendant quarante ans de ma vie j'ai quitté invariablement mon bureau, qui se trouve dans Leaden Hall street, à cinq heures et demie, dans l'après-midi, ayant un parapluie dans la main droite et un sac dans la main gauche. Pendant quarante ans, deux mois, et quatre jours j'ai franchi la porte de côté du bureau, descendu la rue à main gauche, pris le premier tournant à gauche et le troisième à droite où j'achetais un journal du soir, poursuivi ma route à main droite, décrivant deux angles obtus pour arriver juste devant une station du métropolitain où je prenais le train et rentrais chez moi. Pendant quarante ans deux mois et quatre jours j'ai fait ce chemin par une habitude accumulée : ce n'était pas une longue rue que je traversais et cela me prenait environ quatre minutes et demie. Après quarante ans, deux mois et quatre jours le cinquième jour je sortis de la même façon, mon parapluie dans la main droite et mon sac dans la main gauche et commençai à remarquer que la marche le long de cette rue familière me fatiguait un peu plus que d'habitude. Tout d'abord, je pensai que je devais avoir la respiration gênée et me trouver mal disposé, bien que ceci me parût peu naturel, car j'ai toujours été réglé comme une horloge. Mais après un instant j'eus la conviction que la route offrait une inclinaison beaucoup plus prononcée que celle que je lui avais connue précédemment; je haletais positivement comme si je gravissais une colline. Pour cette raison sans doute, le coin de la rue me semblait beaucoup plus loin que d'habitude et, quand je le tournai, je m'aperçus que je m'étais trompé. Car maintenant la rue se dressait en pente comme une de celles que l'on ne voit que dans les parties hautes de Londres. Or dans le quartier dont je parle n'existe aucune élévation de terrain. Et cependant, je ne m'étais pas trompé en prenant cette rue. Le nom sur les plaques était le même; les boutiques closes étaient les mêmes et tout l'ensemble de la perspective était la même. Seulement, le tout était redressé comme un couvercle. Oubliant la gêne que me causait ma respiration haletante ou ma fatigue, je courus furieusement en avant et atteignis le second de mes tournants habituels qui devait me conduire presque en vue de la station. Et comme je tournais ce coin je faillis tomber sur le trottoir car maintenant la rue se dressait en face de moi comme un escalier raide ou le côté d'une pyramide. Il n'y avait pas, sur un espace de plusieurs milles autour de cet endroit, une pente même aussi légère que celle de Ludgate hill. Et j'avais devant moi une pente pareille à celle du Cervin. La rue tout entière s'était dressée comme une vague et cependant chaque tache et chaque détail étaient les mêmes et je vis, très haut, comme au sommet d'un défilé alpin, très net, en lettres roses, le nom sur la boutique de ma papeterie.

Une grande figure Richard von Kralik

Je courais maintenant en aveugle de côté et d'autre, passant toutes les boutiques, et arrivé à une partie de la route où se trouvait une longue rangée grise de maisons particulières, j'eus, je ne sais pourquoi, le sentiment déraisonnable que j'étais sur un long pont en fer dans l'espace vide. Une impulsion me saisit et je tirai à moi la trappe de fer d'un cellier à charbon, et plongeant mes regards dans l'ouverture, je vis l'espace vide et les étoiles.

Quand je relevai les yeux, un homme était là, debout, dans son petit jardin sur la rue; il venait probablement de sortir de chez lui et se tenait appuyé sur la barrière en me fixant. Nous étions tout seuls sur cette route de cauchemar; son visage était dans l'ombre; ses vêtements étaient sombres et ordinaires, mais quand je le vis debout si parfaitement tranquille, je sus d'une manière ou d'une autre qu'il n'était pas de ce monde et les étoiles derrière sa tête étaient plus grandes et plus farouches que ne le peuvent supporter les yeux des hommes.

— Si vous êtes un bon ange, m'écriai-je, ou un sage démon, ou si vous avez quoi que ce soit de commun avec l'humanité, dites-moi quelle est cette rue possédée du diable.

Après un long silence, il répondit :

— Et, pour vous, quelle est-elle?

— C'est Bampton Street, naturellement, dis-je d'un ton brusque. Elle conduit à Oldgate station.

— Oui, approuva-t-il gravement, elle y va quelquefois. Mais aujourd'hui elle se dirige vers le ciel.

— Au ciel, dis-je. Pourquoi?

— Elle y va pour demander justice, répondit-il. Vous devez l'avoir maltraitée. Rappelez-vous toujours qu'il est une chose que ne peut supporter quelqu'un ou quelque chose : c'est d'être surmené et de plus négligé. Par exemple, vous pouvez accabler les femmes de travail... Tout le monde le fait. Mais vous ne pouvez les négliger... je vous en défie. En même temps, vous pouvez négliger les chemineaux et les bohémiens et tout l'apparent rebut de l'Etat, aussi longtemps que vous ne les surmenez pas. Mais pas une bête des champs, pas un cheval, pas un chien ne peut supporter longtemps qu'on lui demande plus que son travail et avoir cependant moins que son honneur. Il en est de même pour les rues. Vous avez usé cette rue jusqu'à la mort, et pourtant vous ne vous êtes jamais soucié une seconde de son existence. Si vous possédiez une saine démocratie, même païenne, on aurait orné cette rue de guirlandes, on lui aurait donné le nom d'un dieu. Alors tout se serait bien passé. Mais à la fin, la rue s'est fatiguée de votre infatigable insolence et elle se cabre et dresse sa tête vers le ciel. Vous êtes-vous jamais tenu sur un cheval qui se cabre?

Je regardai la longue rue grise et, pendant un moment, elle me parut ressembler exactement au long cou gris d'un cheval s'envolant vers le ciel. Mais bientôt la raison me revint et je dis : « Tout cela n'a aucun sens. Les rues vont où elles doivent aller. Une rue doit toujours aller à son but ».

— Pourquoi pensez-vous cela d'une rue? demanda-t-il, très raide.

— Parce que je l'ai toujours vue faire la même chose, répondis-je, justement en colère. Jour après jour, année après année, elle a toujours conduit à Oldgate station, jour après...

Je me tus subitement car il avait relevé la tête avec la fureur de la rue en révolte.

— Et vous? cria-t-il d'une voix terrible. Que pensez-vous que la rue pense de vous? La rue pense-t-elle que vous êtes vivant? Etes-vous vivant? Jour après jour, année après année, vous avez été à Oldgate Station... « Depuis lors j'ai respecté les choses que l'on dit inanimées ».

Et s'inclinant légèrement devant le pot à moutarde, l'homme du restaurant disparut.

G.-K. CHESTERTON.

(Traduction de Charles Grolleau.)

Le culte des héros appartient en propre à la véritable humanité. Les hommes s'honorent en célébrant ceux qui s'élèvent bien au-dessus de l'ordinaire quotidien. A contempler une cime ne se sent-on pas soi-même élevé, éclairé, meilleur?

On est d'autant plus homme qu'on vit dans le domaine de l'esprit; on est d'autant plus chrétien qu'on pratique la sagesse chrétienne : à ce compte-là Richard von Kralik fait à nos yeux figure de héros humain et chrétien. Né millionnaire, il renonça dès le début aux joies typiques du millionnaire, il jeta son dévolu sur la simplicité et l'ascèse monacales, il renonça aussi pour de longues années aux voyages et aux congés, et ce pour vivre du matin au soir de la vie de l'esprit, de la vie spirituelle. Le christianisme pratique de Kralik est caractérisé par un amour extraordinaire du prochain, par une humilité et une modestie qui se tient à la disposition, avec toutes ses richesses spirituelles, aussi bien d'associations de jeunes gens que de cercles de servantes; par une foi émouvante dans la Providence, foi qui accepte toutes choses comme si la main même de Dieu les distribuait. Aussi oppose-t-il aux pires tragédies, aux péripéties les plus rudes de l'existence une âme calme et même une âme souriante. La méconnaissance de son génie (un phénomène si commun), la désintégration de sa patrie ont tout aussi peu ébranlé le moral de Richard von Kralik que la perte de toute sa fortune. Au milieu des trônes et des empires qui s'effondraient, au milieu des révolutions et du bolchévisme, on pouvait lui appliquer, à lui aussi, l'adage : *Si fractus illabitur orbis, impavidum perient ruinae*. (Si le monde s'écroule, ses ruines l'envelopperont sans qu'il ait frémi). A la perte de son avoir, Kralik répond par des comédies où l'humour et les plaisanteries débordent. Chrétien, ne sait-il pas que le monde n'est qu'une apparence, un drame dont Dieu a distribué les rôles et que l'essentiel de ce drame c'est le « comment », et non pas le rôle de riche ou de mendiant que nous avons à y jouer.

L'héroïsme de Kralik git tout entier dans le domaine de la vie intellectuelle. Doué d'un universalisme aussi rare que prodigieux, il est peintre, musicien, poète, historien, philologue, juriste, économiste. Kralik s'est attaqué aux domaines les plus importants de la vie intellectuelle, il a écrit des ouvrages philosophiques, des programmes littéraires, des traités artistiques, des volumes de poésies, des drames nationaux et religieux, de nombreux livres d'histoire, dont une histoire de la ville de Vienne, une histoire d'Autriche, six volumes faisant suite à l'histoire universelle de Weiss, des ouvrages sociologiques et économiques. Les œuvres de Kralik pourraient remplir une bibliothèque. Aucun écrivain contemporain n'approche de la fécondité littéraire de Kralik.

Cet universalisme, cette fécondité de Kralik ont naturellement paru suspects à notre époque de spécialistes; suspects à tous ceux qui ne voient de la « science » que là où elle est limitée à un tout petit domaine, avec examen et citations de ce que n'importe quel penseur subalterne a écrit n'importe où, sur n'importe quelle question. Mais la Science vit, en fin de compte, de la façon la plus intense, moins par l'activité des spécialistes du détail et le grattage de minuties, que grâce aux grands voyants et aux grands synthétiques, aux hommes à vues larges qui embrassent d'un coup d'œil le monde si riche des idées. En dernière analyse, des douzaines d'universitaires peuvent vivre de ce que leur fournit un seul Kralik.

* * *

En philosophie, c'est la *philosophia perennis* que Kralik représente et continue. Il prend pour point de départ la tradition, mais, à l'instar de ce que firent saint Bonaventure et saint Thomas dans le domaine de la scolastique, il tâche d'utiliser les connaissances contemporaines en vue d'un développement organique de la tradition. A l'égard du génie moderne, même quand celui-ci est *extra Ecclesiam*, Kralik fait montre d'optimisme. Plus un homme a de génie, plus l'*anima naturaliter christiana* (Tertullien) se manifeste en lui : c'est pour Kralik un axiome. Aussi a-t-il cette particularité d'apprécier les hommes de génie d'après leurs œuvres positives, non leurs heures de faiblesse. La résistance d'une chaîne

se mesure d'après le plus faible de ses anneaux, pense-t-il; la valeur des hommes doit se juger d'après leurs actes et leurs gestes d'ordre positif. Aussi se refuse-t-il à permettre au luthéranisme, à la libre pensée ou au néopaganisme de monopoliser à leur profit des étoiles de première grandeur tels que Schiller et Goethe. Dans leurs œuvres géniales, il trouve des sentiments chrétiens, des pensées catholiques en quantité incommensurable et il met tout cela au service de l'apologétique catholique. C'est ainsi qu'il se refuse à voir avant tout dans Kant un « caricaturiste » des preuves de l'existence de Dieu, ainsi que le voudrait la libre pensée. Pour lui, Kant est bien plutôt un piétiste : en distinguant entre la raison théorique et la raison pratique, il a soustrait la croyance en Dieu à la compétence du rationalisme présomptueux et destructeur du temps de l'*Aufklärung*.

* * *

Ce qui caractérise Kralik comme philosophe le caractérise aussi comme poète et comme historien. Le poète aime les grands thèmes qui élèvent l'homme, la littérature telle que l'entendaient Dante et Calderon, celle qui illustre la Bible, qui place sur le pavois les saints et les héros et qui dépeint avec prédilection « le thème unique, le thème le plus important de l'histoire » : la lutte entre la foi et l'incroyance. Supposons que les nouvelles œuvres littéraires germano-catholiques, celles dues à des laïcs notamment, se fussent résolument conformées aux directives données par Kralik à l'époque de ce qu'on appelle communément le conflit littéraire : ces œuvres, rivées toujours aux seules questions de forme et de technique, ne seraient pas laissées contaminer ici par l'ibsnianisme, là par le zolaïsme. Elles auraient gardé le sens des grands thèmes de tout art et de toute littérature et de la grande idée qui anime ceux-ci; elles ne seraient pas honteusement distancées aujourd'hui par les hommes de lettres catholiques de France, d'Angleterre et d'Italie.

* * *

C'est d'une affection toute spéciale que Kralik aime l'histoire. Pour lui, c'est d'elle que procèdent les grandes leçons de la vie.

Représenter sous leur vrai jour les événements historiques : voilà qui, pour lui, est plus important encore peut-être que ces événements eux-mêmes. Car si ces derniers n'embrassent que des années et des dizaines d'années, les récits des César, des Tite-Live, des Thucydide exercent leur influence sur de longues théories de siècles. Aussi là où il cherche à expliquer la raison d'être et le but des événements historiques, Kralik puise-t-il dans ce que les historiens catholiques ont laissé de meilleur : chez un Otto von Treising, un Bossuet, un Fénelon, chez des romantiques, tels que les Haller, les Müller, les Friedrich Schlegel. Cependant, il se montre de beaucoup supérieur à ses prédécesseurs là où il s'efforce de serrer de près les énigmes du passé et de l'histoire contemporaine au moyen de conceptions et d'hypothèses de génie. L'histoire a été qualifiée de « fable convenue » : On a voulu faire comprendre par là que son dernier mot et ses causes profondes restent un mystère pour l'homme. N'importe : en parlant de l'Histoire ceux-là sauront révéler aux hommes ce qu'elle contient de particulièrement précieux et de particulièrement stimulant qui s'attaqueront à elle avec la foi et la richesse de connaissances d'un Richard von Kralik.

Oui, avec la foi de Kralik. Kralik est venu de l'incroyance à la foi; et dans ce qu'il a écrit, dans ce qu'il écrit encore, il montre la fierté catholique, la pleine conscience du néophyte. Vivant en dehors de l'enseignement universitaire, ne cherchant pas les honneurs académiques, concentré sur lui-même, ne se regardant que comme l'outil, l'instrument de Dieu, Kralik s'est toujours gardé soigneusement de s'identifier à des milieux douteux et de verser par ambition et arrivisme dans l'hypocrisie, l'opportunisme ou la diplomatie. Là où Kralik parle, il n'y a jamais d'équivoques, ni de mensonges de convention. Kralik parle avec l'originalité et l'inflexibilité d'un rocher et d'un chêne.

Oui le culte des héros est propre à la véritable humanité. A l'occasion du septante-cinquième anniversaire de Richard von Kralik, nous avons toutes les raisons de diriger vers lui nos regards : car à contempler une cime de montagne, on est élevé, éclairé, rendu meilleur.

Dr Joseph EBERLÉ,
Directeur de la *Schönere Zukunft*, Vienne.

(Traduit de l'allemand.)

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Monsieur de Meaux

Nous sommes allés à Meaux pour rendre hommage à Monsieur de Meaux, à l'occasion du tri-centenaire de sa naissance, mais nous ne l'avons plus trouvé chez lui. La troisième République l'a chassé de son palais, où il était toujours vivant dans la personne de ses successeurs, par l'odieuse loi spoliatrice de la Séparation, votée le 9 décembre 1905. La municipalité meloise en a obtenu la *dévolotion* — euphémisme de confiscation —, elle a converti le Palais en Musée, livré au public le jardin dessiné par Le Nôtre, en forme de mitre, mais épargné tout de même la célèbre maisonnette, appelée « cabinet de Bossuet », où le grand homme fuyant les violons et le tapage des réceptions fastueuses de M^{me} Bossuet sa nièce, allait demander à la solitude le recueillement et le silence. C'est là, dans ses laborieuses veilles, qu'il écrivit, entre autres chefs-d'œuvre, l'*Histoire des Variations*. La chapelle, aussi, où il célébrait, est encore debout, elle n'est pas encore désaffectée. Mais, enfin, ce beau domaine, tout rempli de la gloire de Bossuet, a été volé à ses légitimes propriétaires, les héritiers du siège de l'Evêque, les fidèles gardiens de sa mémoire. Où que l'on jette les yeux, d'ailleurs, en France, on ne rencontre que biens volés à l'Eglise et aux congrégations religieuses et c'est un lamentable spectacle.

Ne pouvait-on espérer, qu'à l'occasion du tri-centenaire, qui allait amener à Meaux des étrangers de partout, le gouvernement

fit le beau geste d'inviter la municipalité à une restitution qui l'eût honorée devant le monde. Hélas! on est loin de là en France et, si les rares servants de la justice s'interdisent de franchir la haute grille de l'évêché confisqué, le fait est accepté, l'opinion s'est inclinée et le maire-sénateur, qui a su procéder au déguerpissement de Bossuet avec élégance, était introduit cérémonieusement à la cathédrale par le suisse qui, la canne sonore à la main, lui ouvrait le passage à travers la foule. *Res clamat domino*. Le bien crie au voleur! Mais les pires sourds estiment sans doute que ce qui fut bon à prendre est excellent à garder.

C'est à Bossuet cependant, bien plus qu'à la Réforme française dont elle fut le berceau et aux guerres de religion dont elle fut le théâtre sanglant, que la petite ville doit sa célébrité mondiale. Son nom est inséparable de celui qui s'appelle l'Aigle de Meaux.

Le visiteur s'étonne que le Précepteur du Dauphin, l'oracle et le modèle de l'Eglise de France n'ait occupé qu'un siège de second ordre. Mais on a dit que Louis XIV voulait avoir à sa portée proche de Versailles, celui qui embrasserait dans sa sollicitude l'Eglise de France. A Meaux, Bossuet s'attacha de cœur et d'âme pendant vingt-trois ans. Lorsque, en 1695, Paris devint vacant par la mort de M. de Harlay, la voix publique opposa son nom à celui de l'évêque de Châlons, M. de Noailles, que sa naissance illustre et la protection de M^{me} de Maintenon firent d'ailleurs désigner par le Roi après une vacance de douze jours. Une religieuse de l'abbaye de Jouarre, M^{me} d'Albert de Laynes, avait pris la confiance d'écrire à l'évêque de Meaux qu'il s'ierait au Roi de lui proposer le siège de Paris, dût-il le refuser pour le plus grand bien de son diocèse.

« Il y a toute apparence et même toute certitude, lui répondit Bossuet, que Dieu, par sa miséricorde autant que par sa justice, me laissera dans ma place. Quand vous souhaitez qu'on m'offre et que je refuse, vous voulez contenter la vanité, il vaut mieux contenter l'humilité. Il n'y a plus à douter, malgré tant de vains discours des hommes, que, selon tous mes désirs, je ne sois enterré aux pieds de mes saints prédécesseurs, en travaillant au salut du troupeau qui m'est confié. » Et ce vœu fut satisfait.

Dans cette grande âme, il n'y avait pas place pour les mesquineries de l'ambition. Il avait le sens de la vraie grandeur et, en réalité, Meaux, par lui, devenait le premier siège de France. Il était humble, passionnément, âprement, peut-être, attaché à ses idées, mais anéantissant son génie devant la foi et, à l'âge de soixante-dix ans, nommé aumônier de la duchesse de Bourgogne, s'agenouillait devant cette enfant de onze ans pour lui prêter son serment de fidélité, selon les exigences du protocole. Saisie en face de ce vieil Evêque, dont le front se couronnait de gloire plus encore que de cheveux blancs : « Que je suis honteux, Monsieur, s'écria-t-elle, de vous voir en cet état ! » On le conçoit sans peine, mais, aux yeux de Bossuet, sur cette petite fille, la Dauphine, qui allait être fauchée dans sa fleur, tombait un rayon de la majesté royale.

L'illustre Evêque est bien chez lui dans sa cathédrale et c'est là que nous l'avons retrouvé, paré d'une gloire immortelle. Vaste et lumineuse église gothique, avec une tour achevée sur deux, trois portails sculptés dont les sans-culotte ou plutôt les réformés ont décapité un peuple de saints, avec ses trois nefs, son transept en œuvre et son chœur à chapelles rayonnantes et à déambulatoire, avec un triforium élégant et des voûtes latérales d'une hauteur extraordinaire. Là repose Bossuet, sous une dalle de marbre noir, dont on ne pouvait lire l'inscription car le tapis étendu dans le sanctuaire la recouvrait juste à l'endroit où était installé, pour la messe, Mgr Chaptal. Mais nous connaissons cette épitaphe latine dont nos lecteurs voudront peut-être connaître la traduction :

Ici repose, en attendant la résurrection, Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Meaux, conseiller d'Etat, Précepteur de S. A. S^{me} le Dauphin, aumônier de S. A. S^{me} la Dauphine, duchesse de Bourgogne, conservateur des privilèges apostoliques de l'Université de Paris, supérieur du Collège de Navarre.

Il décéda l'an du Seigneur 1704, le douze d'avril, à l'âge de soixante-seize ans, six mois, seize jours, illustré par ses vertus, son éloquence et sa doctrine, il fut évêque trente-cinq ans, dont vingt-trois à Meaux.

L'abbé Jacques-Bénigne, Abbé de Saint-Lucien de Beauvais et Archidiacre de Meaux, pleurant sa perte, a posé cette pierre en souvenir du plus vénérable des oncles.

La chaire à prêcher du haut de laquelle le grand Evêque a si souvent répandu la parole sainte, est toujours debout, ou tout au moins reconstruite avec les panneaux de l'ancienne.

Pendant longtemps, jusqu'au début du XIX^e siècle, Bossuet ne possédait, pour rappeler sa mémoire, que la pierre plate, gravée au trait, placée par son neveu. On avait érigé une petite statue, qui le représentait dans un fauteuil d'évêque et vraiment indigne d'un tel nom, lorsque, sur l'initiative de Mgr de Brier, avec les hauts encouragements de Léon XIII, un comité, sous la présidence du cardinal Perraud, entreprit d'élever à la gloire du dernier Père de l'Eglise, pour rappeler le mot de La Bruyère, un monument digne de Bossuet, de l'Eglise et de la France. Du au ciseau d'Ernest Dubois, il se dresse au fond de l'église, près de l'entrée du portail occidental. Il est colossal à cet endroit. Il serait grandiose sur une place publique. Bossuet apparaît comme au sommet d'une pyramide, debout, la tête levée vers le ciel, dans une attitude de prophète et de docteur, dominant un aigle avec ailes déployées, tandis qu'autour du piédestal sont représentés d'une part le maréchal de Turenne, converti par l'Evêque, M^{lle} de Lavièrre, en carmélite, dont il fut le guide, d'autre part, Henriette de France et le petit Dauphin. Par derrière, Condé dans un médaillon.

Le monument fut solennellement inauguré le 29 octobre 1911 et tous ceux qui répandirent sur cette solennité l'éclat de leur éloquence ont disparu : l'évêque Mgr Marbeau, Mézière, Jules Lemaître, le cardinal Mercier, Mgr Touchet, plus tard cardinal.

Les orateurs du tri-centenaire ne furent pas inférieurs à leurs devanciers de 1911. Mgr Gaillard a hérité de la bonne grâce de son prédécesseur et de sa profonde admiration pour Bossuet. Impossible de faire plus délicatement les honneurs de Meaux

aux innombrables visiteurs accourus pour rendre hommage à l'Aigle. Impossible de mieux dépendre, en puisant raccourci, l'Evêque qui se donna à son troupeau, composa pour lui, avec une science encore appréciée par les théologiens, un excellent catéchisme encore en usage, l'Evêque aimant à présider aux grandes fêtes liturgiques, et organisant des missions dans toutes les paroisses, ne s'arrêtant pas, jusqu'à la fin de sa laborieuse carrière, de prêcher, de catéchiser, de consoler, ne négligeant aucune partie de son administration, ni les enfants, ni les religieuses, ni les prêtres, visitant les paroisses, apaisant les différends, subvenant aux nécessités par de généreuses aumônes, intercédant auprès de Louis XIV en faveur des populations opprimées.

Léon Bérard fut un autre Lemaître, plus humaniste encore, plus érudit. Il a bien montré cette pérennité de Bossuet, qui n'a pas vieilli du tout, qui ne porte pas une ride. Fénelon — je parle ici pour mon compte — me paraît bien mort, lié dans son lineol de pourpre avec les bandelettes de *Télémaque*. Bossuet continue à nourrir la pensée, à faire vivre les intelligences. Je ne cite pas la jeunesse studieuse de toutes les écoles, qui ne peut pas comprendre le siècle de Louis XIV sans connaître celui qui fut le maître du chœur. Je n'allègue pas tous ceux qui se plongent dans l'*Histoire des Vandales* et le *Discours sur l'histoire universelle*, pour découvrir le ressort caché des événements. Le grand rêve de toute sa vie, la réunion des protestants à l'Eglise, n'est-il pas la hantise de nos esprits, et les œuvres qu'il a inspirées ne tirent-elles pas de là un caractère de saisissant actualité. Que d'âmes pieuses, dans tous les mondes, cherchent l'aliment de leur foi, le stimulant de leur piété, dans les *Elevations sur les Mystères* et les *Méditations sur l'Evangile*. Toute une pléiade de savants, à la tête desquels se placent, modestes et habiles travailleurs, MM. Urbain et Levesque, nous ont restitué *Sermons* et *Correspondances*, avec une merveilleuse fidélité. Tout Bossuet est vivant, il anime encore de son souffle le monde de l'intelligence. Là même où il paraît sans aucune originalité, on le suit, ses traductions de l'Evangile sont recherchées et utilisées de préférence aux autres, par exemple, dans la *Vie de Jésus-Christ*, de l'abbé Fonard.

M. Bérard a spirituellement fait voir que les opposants et détracteurs ont eux-mêmes servi à cette fraîcheur de renommée, à cette éternelle jeunesse de Bossuet. Ils n'ont pas laissé l'oubli tisser son suaire autour de sa gloire. Ils ont provoqué une étude toujours plus approfondie, qui a découvert chez le grand écrivain toute la puissance de son génie. Sa langue a été analysée, disséquée et il a paru que personne n'avait écrit comme celui qui n'avait jamais écrit pour écrire. On a retrouvé à chaque page la fusion des deux antiquités, biblique et gréco-romaine, une vigueur d'expression qui se retrempe dans la source du latin, une pénétration étonnante de la pensée et du verbe. Cime de la prose française, a écrit Barrès, et nul ne peut le contester sans s'avouer disgracié des Muses.

On lui a reproché la pauvreté de ses pensées, et il a fallu s'incliner devant ce génie de l'écrivain, qui crée des mondes par l'expression souveraine. Et, certes, quelques idées lui ont suffi pour bâtir son immense édifice, parce qu'il a su les déployer dans toute leur force, leur incorporer une grandeur inégale : le haut domaine et la providence de Dieu, le néant de ce que le temps mesure l'immortalité de l'homme, la médiation et la propitiation de Jésus-Christ, l'immortalité de l'Eglise, son unité, la valeur de la tradition, la sublimité du Pouvoir qui prend ses origines en Dieu. Avec cela, il a construit non pas de chimériques palais d'idées, mais une cathédrale d'éternité.

Bérard a bien fait voir, par exemple, que personne n'a mieux réfuté Jean-Jacques que Jacques-Bénigne, parce que Jacques-Bénigne, dans son V^e Avertissement aux protestants, en réplique à Jurieu, fait toucher du doigt que le caprice de la volenté populaire ne peutfanter que l'anarchie et que du moment où l'on coupe la racine mystérieuse qui relie l'autorité à Dieu, le pouvoir souverain est livré fatalement à toutes les fantaisies et à toutes les aberrations révolutionnaires.

Bossuet est le roc solide. Il est réaliste, il saisit l'erreur à bras le corps et la terrasse. Il est le maître toujours actuel et vivant, comme l'a bien fait voir Brunetière.

S. G. Mgr JULIEN, évêque d'Arras, a prononcé une oraison funèbre qui évoque les plus pompeux discours de Bossuet. Il l'a montré à l'école de l'Eglise et au service de l'Eglise. Il n'a rien omis de ce qui peut faire comprendre cette haute et ardente phisionomie. A l'entendre, à le lire surtout, car Mgr Julien est plus

écrivain qu'orateur, Bossuet nous apparaissait dans sa grandeur : prêtre au fond de l'âme, orateur, écrivain, penseur, théologien, apôtre par dessus tout, apôtre toujours sur la brèche et jusque à son dernier souffle, faisant tête à toutes les attaques, présentant les conséquences des systèmes erronés, arrachant l'Eglise de France au schisme, défendant le pouvoir de la grâce et le conciliant avec la liberté, tonnant contre le laxisme et réfutant la rigidité du jansénisme par sa propre vie, ne se laissant intimider par aucun adversaire, fidèle à la vérité, esclave de la vérité, ne lui préférant rien.

Dans sa lutte contre ce quiétisme qui avait ébloui Fénelon, j'aime tant sa réponse à Louis XIV : comme le Souverain lui demandait : « Qu'auriez-vous fait, si j'avais été pour Fénelon contre vous? — Sire, répondit le vaillant évêque, j'aurais crié vingt fois plus fort! »

C'est bien lui, ancré dans la tradition, appuyé sur l'Eglise, colonne de la vérité, défendant contre toutes les erreurs la foi intégrale. La plus haute intelligence du plus éclairé des siècles, qui rassemblait dans sa tête toute la science de son époque, fut le plus humble et le plus docile des croyants. Quelle apologétique! Quelle gloire pour l'Eglise! Et toute son œuvre reste debout. Il traîne dans les livres une sottise accusation d'esprit rétrograde contre Bossuet, qui aurait voulu étouffer la critique moderne dans l'œuf, en réfutant Richard Simon. Cette sottise ne tient pas, elle a été réduite à néant par le savant M. Calvet. Il y est allé voir, lui, ce que personne n'avait fait. Il ne s'est pas contenté du réquisitoire de Bongival contre Bossuet. Il a lu Richard Simon. Il a découvert qu'il n'était qu'un broussilleur, un gâte-sauce de la critique, plein d'idées aventureuses, mettant gravement et follement la foi en péril. Bossuet, contrairement à ce que pense Rebelliau, a fait prompt et solide justice de ces pitoyables attaques. Là aussi, il a été le défenseur de la vérité et prouvé que la tradition est la condition nécessaire du vrai progrès.

Bossuet est profondément sympathique. Il est d'une spontanéité charmante, réagissant tout de suite aux touches du vrai, du beau, du bien. Il a les élans d'un mystique, les emportements du controversiste, le vol de l'aigle. Il a le sens de la vie, cultive l'amitié, aime à recevoir avec largesse. Il parle divinement. Il vit dans la lumière de la foi où s'épanouit son génie. Il ne cesse de rayonner sur les intelligences. Sa gloire est impérissable. Certes, il y a des taches dans le soleil, son gallicanisme en est une, sa *Défense du clergé gallican* — qu'il n'a jamais publiée d'ailleurs et que Louis XIV lui arracha, — est indigne de sa probité d'historien et de sa science théologique. Mais ces taches sont effacées, noyées par tant de splendeur!

N'est-il pas étonnant que Léon XIII, dans l'admirable panégyrique de Bossuet qu'il écrivit pour patronner l'érection de son monument, s'est tu absolument sur ces ombres, autant que plus tard Pie X dans sa Lettre de félicitation à Mgr de Briey.

Le Pouvoir royal dominait alors avec une telle force et la doctrine sur l'autorité du Pape n'était pas fixée comme elle l'est aujourd'hui.

Bossuet n'est pas un saint canonisé, mais il a fait éclater la noblesse de sa vertu au sein d'une Cour qui ne mettait pas d'accord sa conduite avec la foi. Il a été dur, cruel pour Fénelon, mais il n'a pas cherché la gloire, il n'a jamais ambitionné que le triomphe de la vérité. Bossuet est une grandeur de la France, de l'Eglise et de l'Humanité.

J. SCHYRGENS.

Catholiques belges

Soutenez notre effort

d'Apostolat intellectuel

Abonnements :

Un an, 37.50 francs; six mois 20 francs.

Pour le clergé, 27.50 francs par an.

Numéros spécimen gratuits sur demande

ROME

Les nouvelles pièces à verser au dossier de la Question Romaine

Nous ne croyons pas qu'on puisse donner un état plus clair de la Question romaine, plus clair et en même temps plus autorisé, qu'en publiant *in extenso* les articles que vient de lui consacrer l'*Observatore Romano*.

Après les avoir traduits, et transcrits, nous en mettrons l'essentiel en forme de thèses.

Théories et réalités.

(Article du 22 septembre 1927)

Ce que nous avons écrit dans un article précédant à l'occasion de « commentaires de journaux », sur la valeur et la signification politiques attribuées par une certaine presse italienne et étrangère au récent Congrès eucharistique de Bologne, s'avère plus opportun et réclame de nouveaux éclaircissements et de nouvelles applications du fait des discussions qui viennent de se produire au sujet de la « Question romaine ».

Non pas que l'on trouve du nouveau ou de l'original dans ces discussions. Au contraire, elles sont très souvent entachées de beaucoup de superficialité. Non seulement les vrais termes de la question ne sont pas posés clairement, mais ils sont niés ou déformés. Alors qu'ils restent inflexiblement ce qu'ils étaient au lendemain du 20 septembre 1870.

Certainement, l'âpreté et la violence dont on usait à cette époque envers l'Eglise se sont adoucies, la cruauté de la persécution anticléricale a disparu, du moins dans une grande partie de l'Italie. Et c'est là un mérite indéniable du Gouvernement actuel, qui a droit, par conséquent, à la gratitude et aux éloges de tous ceux qui cherchent uniquement le bien supérieur de l'Eglise et de la société, en dehors et au-dessus de tous les partis politiques.

Mais rendre cet hommage de reconnaissance et de félicitation à la bonne volonté et au sens politique dont les nouveaux gouvernements ont généralement fait preuve dans leurs rapports avec l'Eglise on ne doit point dissimuler la vraie et pure réalité des choses; au contraire, il est d'autant plus nécessaire d'insister sur les termes rigoureux de la question, qui, nous venons de le dire, n'ont point changé, que l'adoucissement des relations extérieures pourrait faire croire à un grand nombre que la « question », en vérité, soit pratiquement éliminée ou résolue.

Aucune douceur des manières, aucune amélioration des relations en des points secondaires et pratiques ne touchent le principe juridique ni ne résolvent le nœud essentiel de la « question ». Celle-ci est tout entière dans la nécessité absolue et indéniable, selon la doctrine catholique, que la liberté et l'indépendance du Maître suprême et Chef visible de l'Eglise soit, non seulement réelle et parfaite, mais encore manifeste, au point que personne, individu ou gouvernement, ne puisse prendre prétexte des conditions politiques dans lesquelles se trouve le Pape pour suspecter ses décisions ou ses enseignements de nationalisme ou de favoritisme à l'égard d'un gouvernement et pour se soustraire à ses conseils ou à ses ordres, car cet état d'esprit introduirait le schisme dans l'Eglise. En d'autres termes, il est nécessaire que le Pape, à raison de son caractère supranational et en sa qualité de Père commun et des individus et des nations, ne soit pas et ne risque pas d'apparaître, même de loin, asservi à l'un ou à l'autre gouvernement, parti ou nation. Et cette liberté et cette évidence de liberté entière et d'indépendance politique absolue, il est nécessaire que le Pape la possède, non pas en vertu de dispositions spéciales et par des pratiques diplomatiques d'un gouvernement ou d'un parti au pouvoir, mais par une position juridique constante et universellement reconnue, qui, à la face de tous les peuples, et pour le présent et pour l'avenir, donne toutes les garanties nécessaires et suffisantes.

Aussi longtemps que cette condition ne sera pas réalisée, il sera inéluctable que le désaccord initial perdure en principe et soit connu des peuples et des gouvernements pour donner à ceux-ci l'assurance que le Pape n'est pas sujet d'un gouvernement qui est leur rival ou leur ennemi ou simplement d'un gouvernement étranger et par là naturellement suspect.

Le désaccord n'a donc pas cessé par l'effet des mitigations apportées à l'ancienne âpreté des relations entre le Saint-Siège et le Gouvernement italien. Il cesserait seulement si on avait

enfin trouvé le moyen d'assurer au Pape, aux yeux de l'univers catholique, cette indépendance et cette liberté que nous avons dite, non seulement pleine et entière, mais encore parfaitement évidente et universellement reconnue.

Car — il ne faut pas cesser de le répéter — la grande « question » n'est pas seulement nationale, mais elle touche tous les peuples et toutes les nations catholiques, c'est-à-dire, en somme, tout le monde civilisé, elle est une question proprement mondiale, et la solution en est d'autant plus délicate et plus importante qu'elle est plus complexe; ce que n'ont point aperçu tant de politiciens superficiels et inconsidérés du libéralisme ancien style ou nouvelle manière.

La Question romaine.

(14 octobre 1927.)

A nos deux articles du 21 courant et du 22 septembre, on a fait largement écho en Italie et à l'étranger. Laissant de côté, du moins pour l'instant, les appréciations des journaux étrangers, qui, généralement parlant, n'ont pas connaissance directe des affaires de notre pays, nous nous contenterons d'examiner les jugements, fussent-ils eux-mêmes disparates et contradictoires, de quelques journaux italiens.

Nous en citerons et examinerons deux : le *Corriere della Sera* et le *Popolo d'Italia*.

Dans le premier, Giovanni Gentile (1), brosse à teintes vives la thèse du vieux libéralisme et il soutient — que ce soit dans un esprit hégélien, cela ne change rien à l'affaire — qu'il n'y a pas de meilleure solution pratique du problème que la Loi des garanties.

Dans le *Popolo d'Italia*, Arnaldo Mussolini défend la thèse que « l'Italie fasciste a tous les titres à être juge et garante » dans la solution de la haute et difficile question.

Comme on voit, deux thèses parfaitement opposées et aux antipodes.

* * *

Commençons par la première. Grâce à Dieu, Giovanni Gentile reconnaît que la Question romaine existe et est toujours ouverte. « Question, il y a, dit-il, question toujours vive et non encore résolue. » « La question est brûlante », écrit-il encore.

Même il veut bien observer que « la déclaration faite par l'*Osservatore Romano* a une grande qualité, une qualité qui, en politique aussi, lorsque le moment est bien choisi, est d'un prix singulier, nous voulons dire la clarté. »

Mais il ajoute aussitôt : « Il n'est pas aimable cependant, quand on a consenti à lier avec quelqu'un des relations d'entente cordiale et de courtoisie... de s'arrêter brusquement et de s'écrier : « Attention, n'oubliez pas qu'il y a entre nous de vieux comptes à régler! »

Nous ne savons vraiment pas à quoi veut faire allusion l'écrivain distingué lorsqu'il parle d'« entente cordiale ». Nous ignorons que le Saint-Siège eût jamais « consenti à lier des relations d'entente cordiale » avec le Gouvernement italien. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas à nous que devait être adressé le reproche de manquer d'amabilité. Ce n'est pas nous qui nous sommes arrêtés brusquement en nous écriant : « Attention! » et le reste du discours que nous attribue Giovanni Gentile. Ce sont les journaux de l'autre bord. Ce sont eux et leur inspirateur, personnage sans doute qualifié. Ce sont eux qui, à la suite d'un échange de bons procédés entre les autorités civiles et les autorités religieuses à l'occasion du récent Congrès eucharistique de Bologne, non seulement « se bercèrent de l'espérance, comme l'exprime le même sénateur, d'un oubli progressif de la question brûlante », mais en sont arrivés à déclarer que le désaccord était guéri qui afflige la nation depuis un demi-siècle.

C'est alors que nous fûmes obligés, pour rétablir clairement la vérité, de sortir du silence que nous nous étions imposé. Notre intervention ne fut donc pas un acte de discourtoisie, mais la réponse, dans les formes les plus douces et les plus courtoises qu'il était possible, à des affirmations dont nous ne savons dans quelle mesure elles étaient autorisées, mais qui, certainement, manquaient d'amabilité. Non ce ne fut pas une amabilité de profiter d'un salut courtois pour s'arrêter brusquement et s'écrier : « Donc les vieux comptes sont soldés, tout est réglé, tout est fini. »

(1) Ancien ministre de l'Instruction publique, auteur de la réforme scolaire fasciste, un des chefs de l'école italienne de philosophie idéaliste, légérianisme à peine démarqué.

Le sénateur poursuit : « Une fois entrés dans la voie de la clarté et de la netteté, il nous faut dire la vérité telle qu'elle est et tout entière, afin qu'elle soit profitable aux deux parties. » « Et cette vérité, affirme-t-il de façon tranchante, est que la fameuse conciliation rêvée tant de fois par Cavour et Crispi et par d'autres après eux, est une utopie et même une grossière utopie. »

Pourquoi? Voici pourquoi (nous citons textuellement) : « L'intérêt international de l'Eglise en vertu de ses fonctions spirituelles dans le monde requiert indubitablement une sorte d'indépendance juridique analogue à celle qui appartient à tous les Etats et qui ait de l'Etat tous les éléments essentiels, à commencer par le territoire, si minuscule que soit celui-ci. »

Or, cet Etat — si nous avons bien compris la pensée de l'auteur — ne peut être créé par l'Italie parce que celle-ci demeurerait toujours libre de le supprimer.

Donc, il ne reste que l'intervention internationale, qui limiterait et, par conséquent, supprimerait la souveraineté de l'Italie.

Et voilà pourquoi la conciliation juridique « telle que l'*Osservatore* l'a définie en ses termes essentiels » est une utopie, une grossière utopie.

Nous répondons. Nous ne voyons pas pourquoi l'Italie ne peut pas créer l'Etat dont l'Eglise, comme le reconnaît Gentile, a besoin pour l'exercice de ses fonctions spirituelles dans le monde. L'Italie seule a pu l'anéantir brusquement, détruisant un état de choses que l'œuvre des siècles avait créé, et, par conséquent, elle peut, à elle seule, le reconstruire; le reconstruire, si non dans les proportions d'autrefois, au moins dans la mesure nécessaire pour garantir l'indépendance visible du gouvernement des âmes; le reconstruire sans se suicider, car cet Etat minuscule, on ne voit pas très bien comment il détruirait l'Italie.

C'est même un devoir pour elle de le reconstruire. Selon la loi morale, la réparation qui oblige, non seulement les individus, mais également les Etats, incombe à celui qui a causé le tort à réparer, la restitution incombe à celui qui a pris.

Il est vrai que celui qui restitue, fût-ce en partie, peut reprendre à nouveau ce qu'il a rendu. Mais si c'était là une raison dispensant de la restitution, adieu la vie en société, adieu les contrats, adieu la justice. Il n'y aurait plus que pour les puissants.

Nous ne demandons pas des garanties d'indépendance qui rendent impossibles torts et dommages, des garanties absolues; ce genre de garanties n'est pas de ce monde. Même les Etats les plus puissants ne peuvent y prétendre et ne les ont jamais possédées. Mais nous affirmons qu'il est certainement illogique et même cruellement ironique de répéter à celui qui fut dépouillé de tout : « Je ne vous donne pas même le peu que je pourrais vous restituer parce que, vous le dormant aujourd'hui, je pourrais vous le reprendre demain. »

Au contraire, si l'Italie, un jour, se décide à accomplir, à la face du monde, cet acte de juste réparation, nous sommes certains qu'elle fera honneur à sa parole sans avoir besoin d'aucune intervention d'étrangers.

Que se tranquillise donc le distingué sénateur, nous n'en appelons point à des Puissances étrangères ni à des tribunaux internationaux. Le Saint-Siège attend, comme l'a déclaré S. Em. le cardinal Secrétaire d'Etat, et cela pendant la guerre, lorsque la « Question », toujours ouverte, était exploitée contre l'Italie, le Saint-Siège attend la solution, non d'une intervention étrangère, mais des sentiments de droiture et de justice du peuple italien. Aux Puissances étrangères, il ne restera qu'à prendre acte, dans les formes usuelles, de ce que l'Italie aura accompli d'accord avec le Saint-Siège.

* * *

Mais ce que nous ne pouvons admettre, c'est que la condition actuelle représente l'unique solution pratique de la question. Voilà précisément l'utopie, la grossière utopie. « La Loi des garanties », écrit Gentile, a fait ses preuves... C'est une vérité admise par tous que jamais durant toute la durée séculaire de son pouvoir temporel, le Souverain-Pontife ne fut aussi libre que depuis 1870 jusqu'à nos jours, ni à l'extérieur ni surtout à l'intérieur. »

Non, honorable Gentile : si c'était là une vérité admise par tous la question romaine ne serait pas « toujours vivante et toujours irrésolue », comme vous dites, elle ne serait pas une « question brûlante ».

La preuve qu'a faite la Loi des garanties de 1870 à nos jours, c'est qu'elle s'est révélée dès l'origine inadéquate, inapplicable,

et elle ne fut jamais ni acceptée ni appliquée. L'unique preuve qui a été faite est donc la vérification toujours plus évidente de l'inapplication et de l'insuccès. Ces cinquante années ont été (comme l'ont fréquemment déclaré en protestant les Souverains-Pontifes qui se sont succédé durant cette période) pour le Pontificat romain des années d'offenses, de douleurs, d'entraves et d'angoisses de tout genre. Et si, durant cette période, malgré toutes ces difficultés, la barque de Pierre a pu naviguer entre les écueils, on le doit à l'assistance divine et à la prudence consommée des Souverains-Pontifes. Il ne faut pas attribuer la gloire des victimes à leurs persécuteurs.

Quant à la liberté, quoi qu'on puisse penser du présent état de choses, il est évident que l'unique témoin véritable et le seul juge de cette liberté est le Pape lui-même. Or, le Pape ne se sent pas libre. Il sent à quelles difficultés il se trouve exposé, spécialement « dans les épreuves suprêmes », comme s'exprime Gentile, pour gouverner le monde. Ce n'est pas seulement Pie IX qui l'a proclamé, mais également Léon XIII, Pie X, Benoît XV et Pie XI, Pontifes remarquables par leur science, leur sainteté, leur diplomatie, leur droiture, arrivés au Pontificat par des voies diverses, divers par leur attitude d'esprit et leur formation intellectuelle. Pontifes italiens, au surplus. Et tous ont exprimé, en des termes de douleur intense, leur profond regret et ils ont proclamé à la face du monde catholique qu'il n'est pas possible pour le Chef suprême de l'Eglise d'accepter la situation actuelle comme légitime et suffisante.

Répondre à ces protestations suprêmes qui touchent les cordes les plus délicates du cœur de tous les catholiques, y répondre : « c'est une vérité admise par tous que jamais dans le cours des siècles le Souverain-Pontife ne fut aussi libre que depuis 1870 jusqu'à nos jours », c'est proprement nier la vérité en termes ironiques, ou, pour user d'un euphémisme qui nous est suggéré, c'est une chose, l'écrivain distingué en conviendra, qui, pour le moins, n'est pas fort aimable.

Reste l'article du *Popolo d'Italia*; nous l'examinerons demain.

(Traduit de l'italien par L. P.)

(L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la traduction de l'article du 15 octobre.)

ACCUMULATEURS

TUDOR

Soc. Anon. - BRUXELLES - 60, chaussée de Charleroi
Téléphone 448,90 (5 lignes)



RÉPUTATION MONDIALE
40 années d'expérience

AUTOS

Un modèle pour chaque
marque de châssis



T. S. F.
Batteries de Ten-
sion
et de Chauffage

VENTE - CHANGE
RÉPARATIONS

Prise et remise à domicile

Librairie Albert DEWIT

53, rue Royale, BRUXELLES

Viennent de paraître :

Bibliothèque d'Histoire contemporaine de Belgique

Emile Banning

Les Origines et les Phases de la Neutralité Belge

publié par ALFRED DE RIDDER

Directeur général de la Noblesse et des Archives au Ministère
des Affaires étrangères.

Un beau volume in-8° de 276 pages fr. 20.—

Précédemment paru dans la même collection :

Le Mariage du roi Léopold II, d'après des documents inédits, par ALFRED DE RIDDER. Un volume in-8° de 297 pages. fr. 15.—

CODE DE COMMERCE

en tableaux synoptiques avec notes et documents pratiques
par P. BIÉMONT.

Un beau et fort volume grand in-4° de 360 pages. fr. 60.—

FONDS DES MIEUX DOUÉS

Lois coordonnées des 15 octobre 1921-25 juin 1927

Commentaire par LÉON BAUWENS

Secrétaire de l'Instruction publique. — Directeur général
de l'enseignement primaire au Ministère des Sciences et des Arts.

Un beau volume in-8° de 77 pages fr. 6.50

SOCIÉTÉ ANONYME

des FONDERIES et FORGES

ST-JOSEPH

à COUVIN (Belgique)

Fondée en 1888
Tél. : Couvin 6

Compte Chèques
postaux : 66895

SUCCURSALES :

à
ANHÉE s/Meuse (Belgique)
et à
VUGHT-lez-Bois-le-Duc
(Hollande)

Siège social à COUVIN



Cuisinières Majoliques
Calorifères et Cheminées

POÊLES en tous genres
RÉCHAUDS et ROTISSOIRS
au GAZ

Poterie en fonte émaillée
Fonte de fer artistique

Articles pour Bâtiments - Émaillage - Nickelage